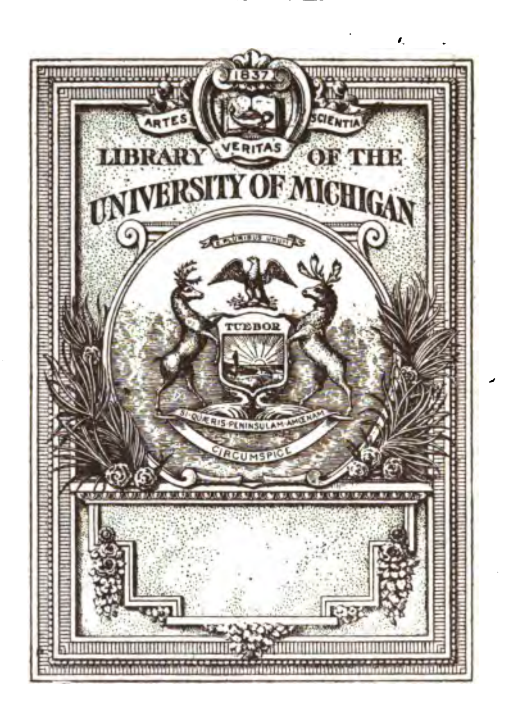

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LE CRIME

DE

SYLVESTRE BONNARD

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur la scène du Théâtre Antoine
le 2 Décembre 1916.

DU MÊME AUTEUR

Poèmes

LES PIERRES DE LUNE.

LE PRÉLUDE AUX POÈMES DU COQ.

Nouvelles et Contes

LES FATIDIQUES, contes extraordinaires.

CONTES RÉELS ET FANTAISISTES.

Théâtre en vers

ROSE FLAMBERGE, 2 actes (Théâtre des Arts).

APHRODITE, 5 actes (Renaissance).

Théâtre en prose

MONTMARTRE, 4 actes (Vaudeville).

LA FEMME ET LE PANTIN, 5 actes, en collaboration avec Pierre Louys (Théâtre Antoine).

L'HOMME QUI ASSASSINA, 4 actes (Théâtre Antoine).

BLANCHE CALINE, 3 actes (Théâtre Michel).

COLETTE BAUDOCHE, 3 actes (Comédie-Française).

En préparation

MONTMARTRE, roman.

LA BATAILLE, pièce.

PIERRE FRONDAIE

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

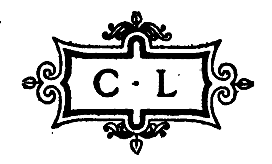
COMÉDIE EN QUATRE ACTES

d'après le Roman

DE

ANATOLE FRANCE

de l'Académie française.



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

tous Numérotés.

11.11

PIERRE FRONDAIE

LE CRIME

DE

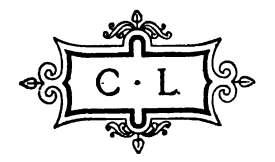
SYLVESTRE BONNARD

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

D'APRÈS LE ROMAN DE

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3 RUE AUBER, 3

Prix provisoire : 4 fr. 90 c.

CETTE PIÈCE

EST

AFFECTUEUSEMENT DÉDIÉE

A

GEORGES COURTELINE

Mon cher Pierre Frondaie,

Je veux, au sortir de la dernière répétition, vous féliciter de votre œuvre charmante et touchante. La pièce que vous avez tirée de mon petit roman de Sylvestre Bonnard *est très originale et très heureuse. Vous avez imaginé mille circonstances qui rendent intéressante pour le spectateur une action qui n'aurait pu, sans cela, se soutenir au théâtre. Vous avez développé les caractères sans les altérer jamais et c'est, à mon sens, un grand mérite. Enfin, vous avez été, dans les quatre actes, varié, divers, gai, spirituel, pathétique et toujours vrai.*

On n'attendait pas moins, je dois le dire, d'un auteur dramatique qui, très jeune encore, a remporté de grands succès. Je vous félicite et vous remercie.

ANATOLE FRANCE

PETITES RÉFLEXIONS JUDICIEUSES
A PROPOS D'ADAPTATION

L'invention d'un sujet est la partie la moins importante d'une œuvre d'art. L'art commence au développement et surtout à l'expression. En particulier, un romancier, puis un dramaturge, s'ils racontent la même histoire, sont comme un peintre, puis un sculpteur qui reproduiraient tour à tour le visage de la même femme. L'originalité de chacun demeure entière. Relire le roman de *l'Homme qui assassina* et puis aller voir la pièce.

Manet n'a souvent fait autre chose que d'adapter Goya. Et cependant il est Manet !

Je ne pense pas qu'un drame historique soit une forme d'art de deuxième ordre. Écrire une *Cléopâtre*, un *Jules César*, une *Samaritainc*, ce n'est pas inventer. C'est traduire *dans sa sensibilité personnelle* une aventure vraie, dont tous les épisodes sont d'avance trouvés.

André Gide écrit dans son livre *Prétextes* :

« *Shakespeare a-t-il rougi de mettre en scène les pièces de ses prédécesseurs et de ses contemporains ?* »

Shakespeare serait-il donc un adaptateur, comme Racine?

Gœthe, dans ses entretiens avec Akermann, conseille et dit expressément :

« *Je conseille des sujets déjà traités. Combien d'*Iphigénies *n'a-t-on pas faites, et cependant toutes sont différentes : chacun a vu et disposé les choses différemment, parce que chacun a suivi ses instructions.* »

Je lis dans un dictionnaire littéraire :

« *Chez les Anciens, le théâtre de Plaute, par exemple, n'est guère qu'une série d'adaptations. Plaute y mit beaucoup du sien, à la vérité, et non du moins bon. Nos grands auteurs du vingtième siècle se sont aussi livrés à ce travail, se montrant les uns inférieurs, les autres supérieurs à leurs modèles. Les plus belles pièces de Corneille sont des adaptations d'auteurs espagnols et celles qu'il tire de son propre fonds ne valent pas toujours les premières.* »

L'*École des Femmes*, le chef-d'œuvre de Molière : les deux premiers actes sont imités de *la Précaution inutile*, de Scarron, et du *Jaloux*, de Cervantès. *La Quatrième Nuit*, de Straparole, a fourni les sujets des deux actes qui suivent.

Des délicats — les délicats sont malheureux — affectent de trouver sacrilège le transport d'un

roman au théâtre. Les romanciers ne sont pas de cet avis.

Louant sans réserves une scène dramatique, du quatrième acte d'une « adaptation », — en l'occurrence, *l'Homme qui assassina*, — un critique a écrit : « Nous avons retrouvé avec joie cette belle péripétie romanesque que nous avions admirée dans le livre. » Le pauvre homme ! Quel aveu de son ignorance ! La scène n'existe pas dans le livre. Elle est d'une invention nouvelle pour le théâtre.

On n'applaudit jamais si bien quelqu'un que sur les joues d'une autre personne. Celui qui traite un sujet déjà traité s'expose à être cette autre personne. Et pourtant la critique dramatique ne devrait pas connaître le roman. Cela n'est pas de son ressort. On représente un drame ou une comédie, tout est là. C'est ainsi que le public juge, dès que le rideau est levé ; le roman ne compte plus, mais la pièce seule.

En fait d'adaptations, — je, dirais moi, plus simplement, en fait de pièces, — s'il s'agit de *Don Quichotte* (Jean Richepin) ; de *Faust* (Edmond Rostand et Henry Bataille) ; de *Manon Lescaut* (Georges de Porto-Riche) ; de *Carmen* (Meilhac et Halévy), personne ne s'insurge, tout le monde applaudit. Pourquoi? Parce que les premiers auteurs sont morts.

Mais ce n'est qu'une question de temps !

M. Georges Polti a écrit un livre bien curieux : *Les Trente-six Situations dramatiques*. Du moment où l'on

eut écrit plus de trente-six pièces dans le monde, on a adapté.

Question :

Un jeune homme veut tuer un ennemi politique. Sa mère lui dit : « Ne le tue pas, c'est ton père. »

Cherchez quelles sont les deux pièces dont voici exactement le sujet :

L'une, c'est *Severo Torelli*, de Coppée. L'autre, en trois actes modernes, c'est...? Mais personne n'a dit : C'est une adaptation.

Rien n'est invention. Tout est imité. Je connais tel roman qui paraît bien original, et qui a été adapté au théâtre. Or, on retrouverait son propre modèle dans des mémoires célèbres : *L'adaptateur, c'est celui qui avoue.*

Et puis pourquoi « adaptateur »? D'après le verbe « adaptater », sans doute !

P. F.

DISTRIBUTION

JEANNE ALEXANDRE. .	Mmes MICHELLE.
THÉRÈSE.	H. MULLER.
Mlle PRÉFÈRE.	CATH. FONTENEY.
Mme DE GABRY.	SUZANNE MUNTE.
SYLVESTRE BONNARD .	MM. F. GÉMIER.
MAITRE MOUCHE.	CAZALIS.
GENLIS.	SYLVESTRE.
M. DE GABRY.	GUÉRARD.

DEUX ÉLÈVES. — UN SERGENT DE VILLE.

LE CRIME
DE
SYLVESTRE BONNARD

ACTE PREMIER

Chez madame de Gabry

Un salon de campagne dans un château aux environs de Fontainebleau, par une journée d'août, accablante et dorée. Une grande impression de chaleur lourde. Fenêtres et portes ouvertes sur un jardin. Mobilier mil huit cent trente.

Entre MAITRE MOUCHE, *vilain petit notaire subtil et antipathique.*

Je suis heureux de voir que je ne me trompais pas ! Cette silhouette élégante et fine et la démarche de Minerve ! Je me suis dit : « C'est mademoiselle Préfère. »

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *odieuse, avec des minauderies...*

Et dans le jardin, ce pas furtif et glissant ! Je me suis dit : « C'est maître Mouche ! » Bonjour, maître Mouche.

MAITRE MOUCHE

Bonjour, mademoiselle Préfère...

Ils se parlent sans cesse d'un ton d'affectueuse hostilité, avec l'ironie discrète de deux bons complices.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Comment se porte votre étude?

MAITRE MOUCHE

Et votre pensionnat?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Mon pensionnat ne va pas mal.

MAITRE MOUCHE

Et mon étude prend de l'embonpoint... (*Il ricane.*) Dame, elle vieillit ! Que madame Gabry est donc heureuse ! Votre visite en même temps que la mienne ! Les dieux la comblent !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Et pourtant elle ne le sait pas. Personne pour nous recevoir, maître Mouche ; madame de Gabry et son mari...

MAITRE MOUCHE

... sont sortis en automobile. Je sais. Moi j'arrive à l'instant et à pied de Melun. Ce n'est pas loin. Deux kilomètres. Cela m'a dégourdi les jambes.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Vous habitez donc à Melun?

MAITRE MOUCHE

Non, mais c'est la 15 Août, et j'ai pris deux jours de congé. Et vous?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Moi... maître Mouche? Je suis venue pour rechercher Jeanne Alexandre...

MAITRE MOUCHE

Tiens, ma pupille! Est-ce qu'elle est toujours aussi laide?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec trop de haine hypocrite pour que ce qu'elle dit puisse sembler vrai.*

Très laide. Et de plus paresseuse et pleine de

défauts. Ce sont les dix-huit ans les plus horribles que je connaisse...

MAITRE MOUCHE

Et pourtant, à dix-huit ans, on est toujours laid.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

C'est l'âge ingrat.

(*Ils rient.*)

MAITRE MOUCHE

Donc, vous êtes venue la chercher?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

La reprendre! — Vous savez mieux que personne, maître Mouche, que Jeanne Alexandre, dont vous êtes le tuteur...

MAITRE MOUCHE

Par charité.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec son sourire de faune.*

Naturellement, puisque vous avez ruiné son père...

MAITRE MOUCHE, *avec son sourire de singe.*

Mademoiselle Préfère, ne nous disons pas de

méchancetés : entre nous ! Je n'ai pas ruiné son père. Il m'a confié de l'argent qui a mal tourné, voilà tout ! Dame, les virements !... Mais prenons garde, chère mademoiselle Préfère : voici venir un jeune homme dont l'air loyal ne me dit rien.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *souriante.*

Vous êtes, maître, une fine mouche.

MAITRE MOUCHE, *souriant.*

Je suis maître Mouche, voilà tout.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Ne vous préoccupez pas de ce jeune homme. C'est le frère d'une de mes élèves, mademoiselle Genlis, qui habite un château près d'ici. Ils m'ont invitée, quelques jours, et il m'a accompagnée en tonneau.

MAITRE MOUCHE

Invitée ! Vous êtes donc bien avec vos élèves à présent? Sans doute que ce sont des gens riches !

GENLIS, *entrant.*

Mademoiselle Préfère, eh bien, vous m'avez abandonné dans le jardin... Je vais retourner à la maison puisque vous voilà à bon port... Pourtant, j'aurais voulu saluer monsieur et madame de Gabry.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *gracieuse.*

Eh bien, attendez-les quelques minutes... Il est onze heures et quart, ils ne tarderont pas... Maître Mouche, mon bon ami, je vous présente monsieur Genlis.

MAITRE MOUCHE, *avec son sourire de notaire.*

Enchanté, monsieur.

GENLIS, *avec son sourire d'étudiant.*

Moi aussi, monsieur.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *aimablement, à Genlis.*

Vous venez bavarder avec nous?

GENLIS, *vivement.*

Oh ! non, j'aime mieux le jardin. Si les Gabry arrivent sans que je les voie, prévenez-moi, car

je n'attends que de les saluer pour m'en retourner au grand trot.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Comptez sur moi...

GENLIS, *saluant Mouche.*

Monsieur...

MAITRE MOUCHE, *saluant Genlis, qui sort.*

Monsieur.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Charmant jeune homme ! Et cependant je lui suis moins sympathique qu'à sa famille.

MAITRE MOUCHE

... Mais ici? Vous venez, m'avez-vous dit, recherecher Jeanne Alexandre, ma pupille ! Qu'est-ce que cette jeune orpheline sans attraits peut bien faire dans cette maison?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Les de Gabry connaissaient son père... alors, ils la prennent de temps en temps. Mais j'ai besoin d'elle à l'institution... J'arrive à l'instant et je ne l'ai pas encore vue. (*Avec ravisse-*

ment.) Elle sera désolée, car elle ne m'aime guère, ni vous non plus, d'ailleurs...

MAITRE MOUCHE

Si Jeanne Alexandre ne nous aime pas, elle pourra toujours nous abandonner dans trois ans, quand elle sera majeure... D'ici là, il sied pour le monde et notre réputation que nous gardions sur elle notre autorité... bien que les derniers sous soient fondus comme des morceaux de sucre... D'ailleurs, à la pension, elle vous rend des services?...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec une aimable méchanceté.*

Oui, je lui fais moucher les petits et apprendre à lire aux moyens... En même temps, elle suit les cours pour son brevet. Mais c'est une vilaine tête, une ingrate...

MAITRE MOUCHE, *ironique.*

Oh ! une ingrate !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Parfaitement ! Vous avez ruiné son père,

maître Mouche, mais elle ne le sait pas! Elle devrait donc vous avoir de la reconnaissance puisque vous êtes son tuteur...

MAITRE MOUCHE, *même jeu.*

Ce raisonnement a l'air spécieux, cependant il est défendable! Pour vous de même! Vous la faites travailler comme une négresse et vous abusez de la situation, mais elle est trop sous votre coupe pour s'en rendre compte et elle devrait vous honorer puisque vous êtes sa directrice.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Elle en rabattra, dans la vie...

MAITRE MOUCHE

Espérons-le.

(*Un temps.*)

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Mais vous, Mouche, qu'est-ce que vous faites, ici?

MAITRE MOUCHE, *finement.*

Oh! moi! rien d'important pour ce qui est de vous ou de Jeanne Alexandre... Rien... non...

J'ai cru apprendre que les Gabry sont un peu gênés... certains bruits courent... vente de la vieille bibliothèque... alors je viens voir si, par hasard, ils n'auraient pas besoin d'argent...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *regardant vers le jardin, dans lequel deux personnes viennent d'entrer.*

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

MAITRE MOUCHE

Je ne sais pas. Je les ai dépassés sur la route tout à l'heure... Ce vieillard sur ses anciennes jambes gambadait comme un écolier et je crois, ma parole, qu'il s'ingéniait à attraper des papillons... La dame, qui paraît sa bonne, le suivait en poussant des cris...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Méfiez-vous. On ne sait jamais. Ce sont peut-être des gens dangereux et qui viennent aussi pour affaires...

MAITRE MOUCHE

Cela m'étonnerait. J'ai l'œil. Ce ne sont pas des têtes sérieuses.

Entrent Sylvestre Bonnard et Thérèse. Sylvestre Bonnard est un grand beau vieillard, dont le front s'éclaire de génie et les yeux d'ingénuité. Il est charmant et noble. Thérèse a l'air loyal et autoritaire des vieilles consciences pures.

SYLVESTRE, *entrant.*

Ouf ! Nous voilà arrivés, Thérèse ! Quelle belle chaleur sur la route !... Si je ne craignais, par mon goût naturel, les expressions trop ambitieuses et les images redondantes, je dirais que nous avions l'air de voyager dans le soleil... Quelle belle matinée ! (*Il aperçoit Mouche et mademoiselle Préfère.*) Oh ! mais, nous arrivons dans un salon. L'ombre est déjà habitée. (*Il salue avec courtoisie.*) Pardon, monsieur, savez-vous où se trouvent monsieur et madame de Gabry.

MAITRE MOUCHE, *avec une politesse moins courtoise.*

Non, monsieur, je ne le sais pas...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *acerbe.*

Venez donc, Mouche... Il y a des fauteuils dans le jardin... Et puis, qu'est-ce que fait cette

Jeanne, à la fin? Elle ne sait pas que je suis ici, mais elle devrait y être ! Qu'est-ce qu'elle fait... Venez, Mouche, nous allons voir...

MAITRE MOUCHE

Je vous suis, chère amie, je vous suis...

Elle sort avec Mouche sans daigner regarder les nouveaux venus.

SYLVESTRE, *souriant.*

Ce sont là d'étranges personnes, ne le pensez-vous pas, Thérèse?

THÉRÈSE

Je m'occupe d'eux comme de mes pantoufles. Ils sont bien laids, c'est entendu, mais étranges, c'est une autre affaire ! Les plus étranges, c'est nous, sans doute, qui courons les routes comme des marchands de veaux, au lieu d'être tranquillement à nos occupations, vous, monsieur, au milieu de vos livres, comme il sied à un membre de l'Institut, et moi, au milieu de mes casseroles, comme il sied à une cuisinière.

SYLVESTRE

Thérèse, vous grognez sans cesse et vous êtes

insupportable. Qui vous a forcée à venir? Ne pouviez-vous rester dans l'appartement à frotter les meubles et à soigner les chats?

THÉRÈSE

Monsieur, quand vous n'êtes pas là, je suis inquiète, vous le savez!

SYLVESTRE

Inquiète! Et pourquoi donc? Suis-je un nourrisson? Un enfantelet qui ne peut sortir sans sa bonne?

THÉRÈSE, *criant.*

Monsieur, vous êtes un grand homme, c'est-à-dire que vous ne savez ni prendre un billet, ni monter dans un train comme tout le monde. Vous rêvez du matin au soir et, hormis le chemin des bouquinistes, vous perdez sans cesse votre route. Je vous aurais attendu ce soir devant le buffet et j'aurais levé au ciel tous mes bras en criant : « Mon maître est perdu! »

SYLVESTRE

Thérèse, vous êtes une sotte! Tous vos bras? Combien en avez-vous donc? Perdu! Pour m'en

aller jusqu'à Melun voir une bibliothèque chez de bons amis ! N'ai-je pas été jadis à Naples chercher un livre, un livre précieux ?

THÉRÈSE, *criant encore.*

Oui, monsieur, mais sans le trouver, car il était en vente chez un marchand du quai Voltaire, à moins de cent mètres de chez vous. Non, monsieur, j'ai tenu à vous accompagner, et j'ai bien fait de vous en demander la permission.

SYLVESTRE, *criant comme elle.*

Et j'ai mal fait de vous la donner. (*Moins fort.*) Taisez-vous, Thérèse, je vous prie, et ne me gâtez pas, par un fâcheux excès de zèle, cette belle journée... (*Un temps... Il regarde avec plaisir autour de lui.*) Comme il y a longtemps que je n'avais vu la campagne... Je ne sors jamais et je ne connais plus que les arbres du Luxembourg !... (*Avec malice et naïveté.*) Pourtant j'ai l'âme autrement faite que le président du Sénat ! Quand j'avais dix-huit ans — il y a presque un demi-siècle — j'aimais à courir la banlieue, et je le faisais quelquefois avec une jeune fille qui s'appelait Clémentine et qui était

pure et aimante... Il y avait alors sur les routes un soleil comme celui-ci... (*Il sort de son rêve.*) Cette journée me fait du bien. Tout est charmant et imprévu ! Il y a un arbre dans le salon et dans le jardin lourd de chaleur, on n'entend rien que les cigales...

LA VOIX DE MADEMOISELLE PRÉFÈRE,
aigre et mauvaise.

Jeanne ! Jeanne ! Où êtes-vous ! Où êtes-vous, Jeanne !

THÉRÈSE

On n'entend rien que les cigales !... On entend aussi la crécelle ! — Monsieur, je trouve qu'on a une étrange façon de vous recevoir. Vous êtes monsieur Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, un homme illustre et dont on parle dans les journaux ; vous avez sans doute annoncé votre visite et il n'y a personne pour vous accueillir, si ce n'est les deux sales figures qui complotaient dans ce salon ! Je ne trouve pas ça naturel... Si vous le permettez, je vais un peu réveiller cette maison... (*Elle sort en criant.*) Holà ! Ho ! quelqu'un ! quelqu'un, s'il vous plaît... Mon maître attend dans le salon !...

VOIX DE MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *dans le jardin.*

Jeanne ! Jeanne !... Où êtes-vous, Jeanne?...

SYLVESTRE, *souriant.*

Ma foi, il y a ici une mademoiselle Jeanne qui sait bien se faire désirer...

VOIX DE THÉRÈSE, *dans le jardin.*

Holà ! Ho... quelqu'un, quelqu'un, s'il vous plaît !

SYLVESTRE

Mais pourquoi crie-t-elle comme ça? On viendra bien quand Dieu voudra... Et, ma foi, il le veut tout de suite, car voici la porte qui s'ouvre...

JEANNE, *entrant comme un oiseau qui fuit... C'est une jeune fille souple et charmante, avec un visage franc et fin, attendrissant comme celui qu'on a quand on a souffert. Elle a une robe charmante et gaie, qui prouve sa coquetterie, mais elle a des bas trop larges et de gros souliers trop grands... Elle a dix-huit ans.*

Oh ! pardon, monsieur... pardon... je ne savais pas...

SYLVESTRE, *avec bonté.*

Il n'y a pas d'offense, mon enfant... J'attendais quelqu'un, et vous arrivez! C'est une chose toute simple. Et l'on doit bien se rencontrer quand on est dans la même maison.

JEANNE

Certainement, monsieur.

VOIX DE MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Jeanne...

Mouvement de Jeanne vers la porte par laquelle elle est entrée.

SYLVESTRE, *souriant.*

Est-ce moi, mademoiselle, qui vous force à fuir...

JEANNE

Oh! non! monsieur. Ce n'est pas vous. Ce sont ces cris.

SYLVESTRE

Ah! ah! ce sont ces cris!... C'est donc vous, mademoiselle, qui êtes mademoiselle Jeanne?

JEANNE

Oui, monsieur.

SYLVESTRE

Et cette personne qui vous appelle?

JEANNE

C'est mademoiselle Préfère, la directrice d'une pension dans laquelle je suis élevée... (*navrée*) et où il va falloir que je retourne...

SYLVESTRE

Elle a l'air inquiète de savoir où vous êtes. Peut-être devez-vous lui répondre?

JEANNE

Je le devrais sans doute! Mais ça me fait tant de peine et de mal de la revoir que, malgré moi, je me cache et j'attends la dernière minute. Mais, je vous demande pardon, monsieur... Vous êtes monsieur Sylvestre Bonnard?

SYLVESTRE, *surpris et charmé.*

Vous me connaissez?

JEANNE

Je viens de passer quelques jours de vacances

chez madame de Gabry, qui était amie de ma mère; je suis orpheline; madame de Gabry vous attendait, monsieur ; elle a pris la voiture pour aller à Fontainebleau et devait au retour vous chercher à la gare ; quelque incident a fait qu'elle a manqué de vous trouver.

SYLVESTRE

C'est sans doute par ma faute, mon enfant... A peine descendu du train, je me suis lancé à travers champs.

JEANNE

Et comme monsieur et madame de Gabry avaient peut-être un peu de retard, ils ne vous ont pas rencontré sur la route. Ils seront désolés, monsieur.

SYLVESTRE

Comme je le suis moi-même de les avoir dérangés...

JEANNE, *dans une espèce de plainte.*

Oh ! Monsieur, voici mademoiselle Préfère... Cette fois, c'est fini, je ne peux plus lui échapper.

SYLVESTRE, *à part.*

Pauvre enfant !... Elle me fait de la peine... Elle a, ma foi, l'air d'un petit oiseau qui voit s'approcher un serpent...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *s'approchant avec un mauvais sourire mielleux.*

Comment? Comment? Vous étiez là? Vous ne m'entendiez pas appeler...

JEANNE

Mais si, mademoiselle, je vous entendais.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Et vous ne me répondiez pas?

SYLVESTRE

Je crois, mademoiselle, que c'est un peu ma faute...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec une impertinente politesse.*

Je vous en prie, monsieur, il n'y a que les coupables qui ont besoin d'un avocat... Je pense, mon enfant, que c'est l'heureuse surprise de me revoir qui vous a troublé la cervelle? Vous avez passé de bonnes vacances?

JEANNE

Excellentes, mademoiselle.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Comment donc êtes-vous habillée? Qu'est-ce que cette robe? (*Avec mépris.*) Vous avez l'air d'une fleur ! C'est ridicule.

JEANNE

Madame de Gabry m'en a acheté l'étoffe et je l'ai faite avec la femme de chambre...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

C'est ridicule. Heureusement que vous avez gardé les bas et les souliers de l'institution. Vous êtes raisonnable par les pieds... Où donc est madame de Gabry ?

JEANNE

Elle ne vous attendait pas, mademoiselle, et elle a été à la gare...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *logique.*

Mais alors, si elle a été à la gare, c'est qu'elle m'attendait...

JEANNE

Non, mademoiselle, ce n'est pas pour vous...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *vexée.*

Enfin, elle va revenir, c'est l'important... J'ai eu l'occasion de venir dans le quartier...

JEANNE, *étonnée.*

Dans le quartier, mademoiselle !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *froissée.*

Eh bien, oui, dans le quartier ! Petite sotte, vous me reprenez? J'ai eu l'occasion de venir... dans la contrée, si vous préférez... J'ai vécu deux jours dans un château voisin... chez une de mes chères élèves... et, en passant, je profite de l'occasion : je viens vous rechercher et nous allons partir ensemble.

Elle sourit toujours.

JEANNE, *navrée.*

Mais... mademoiselle... j'espérais rester plus longtemps ; madame de Gabry m'avait promis de me garder pour les vacances...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *même jeu.*

Ne discutez pas, mon enfant, ne discutez pas. Vous savez bien que ça ne servirait à rien. Vous avez passé huit jours chez madame de Gabry ! Cela doit suffire, il me semble. Vous n'êtes pas, comme votre camarade de chez qui je viens, dans une situation de fortune à prendre des vacances plus longues. Il y a des travaux à faire à la pension, du linge à raccommoder... Allons, venez... menez-moi vers votre chambre, faites vite votre paquet ! Vous avez, ma foi, bonne mine. La campagne vous a réussi. Mais il ne faut abuser de rien. Vous voilà de la santé pour l'hiver... Allons, venez, venez... Montrez-moi le chemin... Bonjour, monsieur, bonjour...

JEANNE, *à Sylvestre,*
avec une tristesse charmante.

Au revoir, monsieur.

SYLVESTRE, *à Jeanne.*

Au revoir, mon enfant !

(*Jeanne sort, entraînée par la Préfère.*)

SYLVESTRE

Par le ciel, la vilaine personne ! Elle s'appelle

mademoiselle Préfère !... C'est un nom que je veux oublier... Cette pauvre petite jeune fille a l'air sauvage et triste des enfants malheureux... enfin... Dieu doit le savoir mieux que moi... Ah ! vous voici, Thérèse... Eh bien?

THÉRÈSE, *ingénument.*

Eh bien, monsieur, j'ai crié, personne n'est venu.

SYLVESTRE

Eh bien, moi, je n'ai pas crié et quelqu'un est venu.

THÉRÈSE

Et qui donc?

SYLVESTRE

Une jeune fille qui n'a pas l'air heureux, Thérèse, mais qui cependant reste aimable et m'a poliment renseigné. — Madame de Gabry me cherche sur la route. Elle va revenir. Rassurez-vous, je suis parfaitement attendu... Voici d'ailleurs un inconnu qui vient vers moi et qui me tiendra compagnie...

THÉRÈSE, *bourrue.*

Est-ce que vous voulez dire par là, monsieur, que votre vieille servante est de trop?

SYLVESTRE, *avec sa fantaisie franche.*

Non pas, Thérèse, car si je voulais le dire, je le dirais. Non, vous n'êtes pas de trop. Depuis quarante ans vous me nourrissez de mets excellents, vous raccommodez mon linge et vous me rabattez les oreilles avec une égale sérénité. Vous êtes ma nourrice, Thérèse. Vous êtes assommante, mais vénérable. Vous n'êtes pas de trop.

THÉRÈSE, *contente.*

Eh bien, monsieur, puisque vous me parlez avec bonté, je vous demande la permission de m'en aller à la cuisine. Si vous êtes attendu, je ne le suis pas et je vais m'annoncer toute seule...

SYLVESTRE, *même jeu.*

Allez, Thérèse, allez. Mais n'oubliez pas que dans la cuisine de madame de Gabry vous êtes une reine en exil. Laissez à la servante régnante

le gouvernement des fourneaux et ne faites pas de révolution... Allez, Thérèse, allez.

Thérèse sort avec dignité.

SYLVESTRE, *seul.*

Je repense encore à cette jeune fille et à cette mademoiselle Préfère... C'est là un petit drame obscur, tout rempli, j'en suis sûr, d'étonnantes péripéties... Bonjour, monsieur...

Et il rend son salut poliment, mais avec distraction, à Genlis, qui vient d'entrer.

GENLIS, *à part.*

Voilà un vieux monsieur que je ne connais pas... Peut-être vient-il pour la bibliothèque? (*Haut.*) Vous aimez beaucoup les livres, n'est-ce pas, monsieur?

SYLVESTRE

Beaucoup, monsieur, ce n'est pas assez dire, car je les aime avec excès... (*A part.*) Ce jeune homme est d'une plaisante curiosité. Il a bon air et je le crois intelligent... (*Haut.*) Et vous aussi, monsieur, vous aimez les livres?

GENLIS

Oui, monsieur, mais plus pour ce qu'il y a dedans que pour la valeur de leur édition.

SYLVESTRE, *souriant.*

Il faut les aimer pour les deux. Mais à votre âge (je l'avoue, car je me rappelle) on a de savoir un grand appétit et l'on dévore la nourriture sans s'occuper de la façon dont elle est servie.

GENLIS

J'aime tout de même les belles éditions. Mon grand-père était bibliophile et s'appelait Honoré Genlis.

SYLVESTRE, *content.*

Par ma foi, je l'ai bien connu. Et c'était un fort galant homme. (*A part.*) Je me disais bien : ce jeune garçon est intelligent.

GENLIS, *important et venant s'asseoir près de Sylvestre.*

Vous comprenez donc, monsieur, je suis un peu du bâtiment.

SYLVESTRE, *surpris.*

Du bâtiment?

GENLIS

Oui, je veux dire : nourri dans le sérail, j'en connais les détours !... Ici il y a de beaux livres... Les Gabry veulent, je crois, les vendre, mais ils ne savent pas bien les prix... (*Un petit temps.*) Vous êtes bouquiniste, peut-être?

SYLVESTRE, *avec un sourire.*

Je suis expert, monsieur... Et vous?

GENLIS, *avec une assurance juvénile, franche et spontanée.*

Oh ! moi, mon âge le dit, je suis étudiant... Je suis un voisin de campagne des Gabry...

SYLVESTRE, *gentiment.*

Tout cela est très sympathique. Étudiant, bibliophile...

GENLIS

Oh ! bibliophile... pas encore... mais ça viendra... Au quartier latin, dans ma chambre, j'ai tout de même quelques livres amusants, signés, que j'ai chipés à mon grand-père : une édition

première des *Misérables*, avec la griffe du père Hugo...

SYLVESTRE

Rien que ça !

GENLIS, *vaguement méprisant.*

Oh ! vous savez, monsieur, Victor Hugo !... J'en suis revenu. Ce n'était pas un génie intellectuel.

SYLVESTRE, *protestant gaiement.*

Oh ! oh ! tout de même !... (*Il le regarde sans sévérité.*) Vous êtes indépendant, jeune homme ! (*A part.*) C'est une qualité... Il faut garder sa fantaisie et je n'aime pas la jeunesse trop raisonnable...

GENLIS

Évidemment, j'admire Hugo ! Mais il ne m'épate pas. J'ai aussi des lettres de Michelet...

SYLVESTRE

Bon, ça.

GENLIS, *sans enthousiasme.*

Oui, pas mal ! (*Critique.*) Mais quel style ! Des cris de petit enfant, des envies de femme,

des soupirs et pas une phrase faite... Ça ne m'épate pas...

SYLVESTRE, *à part, le regardant.*

Ce jeune homme est bien amusant... Tout de même, il y a sans doute du vrai... Il est évident que Michelet... (*Haut.*) Vous êtes excessif, jeune homme, mais vous avez un peu raison.

GENLIS

N'est-ce pas ! J'ai aussi des « premières » de Stendhal, de Taine, de Flaubert... (*Avec une moue.*) Tout ça...

SYLVESTRE, *souriant.*

Ça ne vous épate pas.

GENLIS, *de plus en plus désinvolte.*

Non ! Évidemment, c'est bien, mais ça ne m'épate pas.

SYLVESTRE

Parbleu, jeune homme, vous vous exprimez avec verdeur, mais... au fond... je souris toujours avec sympathie aux indépendances de la jeunesse...

GENLIS

N'est-ce pas, monsieur? Il faut être indépendant! J'ai aussi des Anatole France, des Sylvestre Bonnard.

SYLVESTRE

Des Sylvestre Bonnard? Ah! ah!

GENLIS

Oui, mais celui-là alors, il ne m'épate pas du tout. C'est un raseur!

SYLVESTRE

Qu'est-ce que vous dites?

GENLIS

Un raseur! un raseur terrible! Oh! là là! Je le lui dirais si je le voyais...

SYLVESTRE, *à part.*

Je crois que j'ai eu tort de dire que ce jeune homme est intelligent...

Il se lève et passe.

GENLIS

Voyons, monsieur, ce n'est pas votre avis? Vous pensiez comme moi pour Michelet!

SYLVESTRE, *même jeu, avec une indignation comique.*

Ce jeune homme est irrespectueux... parler ainsi de Michelet, de Stendhal, de ces vieux maîtres pleins de génie, c'est intolérable...

GENLIS, *se levant à son tour.*

Vous me donnez raison, n'est-ce pas, monsieur... Ah! voici madame de Gabry et son mari...

SYLVESTRE, *à part.*

Il n'est pas trop tôt, car je ne sais ce que j'allais dire...

MADAME DE GABRY

Mon cher maître! Vous êtes ici... Par quelle maladresse vous avons-nous manqué à la gare?

SYLVESTRE

Par une maladresse de ma part, chère amie! Je me suis jeté à travers champs... (*A M. de Gabry.*) Bonjour, Paul.

GABRY

Nous étions désolés en revenant et de plus

j'ai crevé un pneu... Cela nous a mis en retard... Vous nous attendiez...

SYLVESTRE, *malicieux.*

Fort agréablement. Avec ce jeune homme qui me donnait une leçon...

MADAME DE GABRY

Une leçon? Comment? vous, Genlis, une leçon à monsieur Sylvestre Bonnard?

GENLIS, *bondissant.*

Comment?... Monsieur Sylvestre!... Ah! nom d'un chien! ah!

GABRY

Eh bien, qu'est-ce qui vous prend? (*A Sylvestre.*) C'est l'émotion! l'admiration!

SYLVESTRE, *narquois.*

Je crois en effet que c'est ça!... Monsieur me l'exprimait fort aimablement quand vous êtes arrivé...

GABRY, *à Genlis.*

Mais alors, qu'est-ce que vous avez? Vous connaissez monsieur Sylvestre Bonnard?

GENLIS, *désarçonné.*

... Oui... Non! Ah! nom d'un chien de nom d'un chien!

GABRY

Qu'est-ce qu'il a?

GENLIS

Ce que j'ai? J'ai que je suis le dernier des ânes. J'ai voulu faire le malin avec monsieur Sylvestre Bonnard...

MADAME DE GABRY

Et alors?

GENLIS

Et alors je lui ai dit des bêtises, de grosses bêtises.

SYLVESTRE, *souriant.*

Mais pas du tout, mon jeune ami, pas du tout! Vous m'avez donné une petite leçon d'humilité dont tout le monde a grand besoin... même Michelet — s'il nous écoute de l'Olympe — et même moi! — Par exemple, heureusement que Thérèse, ma bonne, ne vous a pas entendu!

MADAME DE GABRY

Mais qu'est-ce qu'il a donc pu vous dire?

SYLVESTRE, *souriant.*

Rien de bien méchant ! Sylvestre Bonnard est un raseur et un imbécile.

MADAME DE GABRY

Mais il est fou ! Vous dire cela !

SYLVESTRE, *avec bonhomie.*

Chère amie, il ne me connaissait pas, c'est son excuse... et c'est ma chance, sinon je n'aurais obtenu que des flatteries... tandis que de ce jeune puits, tout fleuri d'indépendance, j'ai vu sortir la Vérité...

MADAME DE GABRY

La Vérité ! Vous que tout le monde admire...

SYLVESTRE

Dans les triomphes de l'ancienne Rome, figuraient cependant — pour rappeler au triomphateur les fragilités humaines — quelques licteurs portant des haches. Votre monsieur Genlis a rempli l'office.

GENLIS, *spontanément.*

Monsieur Sylvestre Bonnard, je vous admire beaucoup.

GABRY

Mais je l'espère bien ! Il le faut.

GENLIS, *même jeu.*

Ce n'est pas parce qu'il le faut ! C'est parce que maintenant, c'est vrai, vrai tout d'un coup. Et c'est maintenant que je suis sincère et tout à l'heure que je ne l'étais pas. Je crânais.

GABRY

Ah ! vous crâniez ! Eh bien, vous aviez tort !

SYLVESTRE

Ne le grondez pas, je vous dis...

GENLIS, *à Gabry avec une sincérité comique.*

Non, ne me grondez pas : je suis assez embêté ! (*A Sylvestre.*) Mon cher maître... (*Mais il s'arrête sans trouver les mots qu'il voudrait.*) Je m'en vais, je ne sais plus que dire.

SYLVESTRE, *avec gentillesse.*

Ne dites rien. Laissez-moi sur la première impression. Elle est excellente.

GENLIS

Alors, au revoir... mon cher maître... Au revoir, madame ! (*A part.*) Ah ! nom d'un chien ! de nom d'un chien !

Il sort.

SYLVESTRE, *gaiement.*

Ça m'apprendra à ne jamais laisser publier mon portrait !

MADAME DE GABRY, *avec bonté.*

Ce n'est pas un méchant enfant. Mais il est jeune et présomptueux.

SYLVESTRE, *même jeu.*

Mais ne parlons plus de lui. — En vous attendant, j'ai vu d'autres personnes. D'abord deux inconnus assez vilains. J'ai compris que l'un est notaire. L'autre est une vieille demoiselle, d'un blond persistant, qui s'appelle, je crois, Préfère...

MADAME GABRY, *étonnée.*

Mademoiselle Préfère est ici? Et maître Mouche?

SYLVESTRE

Ils y sont, je puis l'affirmer.

GABRY

Nous retrouvons le jardin peuplé.

MADAME DE GABRY

Pauvre petite Jeanne, voilà ses vacances finies ! Ils viennent certainement la chercher.

SYLVESTRE

Ils viennent pour cela, je le sais aussi. J'ai vu mademoiselle Jeanne qui m'a paru délicate et sauvage et, comme vous le dites, fort attristée.

MADAME DE GABRY

Pauvre petite !... Elle n'est pas de notre famille, mais nous la faisons venir de temps en temps...

GABRY

C'est une orpheline. J'ai connu le père et la mère avant leur ruine et leur mort. J'ai connu aussi la grand'mère, madame Clémentine Ferger...

SYLVESTRE, *hors de lui soudain.*

Qu'est-ce que vous dites? Madame Clémentine Ferger?

GABRY

Mais oui : Clémentine Ferger, de Nevers !

SYLVESTRE, *tout agité.*

Clémentine !... Mes amis, mes bons amis, ce que vous me dites est renversant !... La jeune fille délicate et sauvage, que j'ai vue tout à l'heure, est la petite-fille de Clémentine? La petite-fille de Clémentine !

GABRY

Dans quelle agitation vous êtes ! Vous connaissiez cette dame? Elle est morte depuis douze ans !

SYLVESTRE, *avec une grande émotion.*

Elle est morte depuis douze ans !... Et je ne l'apprends qu'aujourd'hui !... Si je la connaissais, mes amis ! Si je la connaissais ! Mais il y a, moi, cinquante années bientôt que je ne l'ai vue et je n'ai vécu qu'avec elle ! Ah ! permettez-moi de vous raconter. J'étais venu pour voir de vieux livres et je vais vous raconter une vieille histoire, la vieille histoire d'un vieux cœur...

J'avais dix-huit ans, et j'aimais Clémentine, et je devais même l'épouser. En secret, l'un à l'autre, nous nous étions promis. C'étaient des heures légères et ingénues, mais si profondes et si graves que ma vie entière a dépendu d'elles. Mais nos familles ont rompu malgré nos larmes. C'était à l'époque où il y avait encore des légitimistes et des partisans de Bonaparte! — Aujourd'hui, grâce au ciel, il n'y a plus que des républicains, ce qui rend les mariages faciles. — Enfin, on nous a séparés et nous ne nous sommes jamais revus... Mais comme je l'aimais! Comme je vous aimais, Clémentine, chère ombre aujourd'hui disparue! Mon désespoir s'est apaisé parmi le travail et les livres, mais vous avez été mon soleil absent, et j'ai vécu seul dans la nuit, auprès des lampes de l'étude... Et aujourd'hui, je vous retrouve! Vous n'êtes plus morte; vous avez une petite-fille et elle est orpheline et pauvre! Soyez béni, mon Dieu: j'ai désormais une raison de vivre! Vous me donnez un magnifique cadeau qui est une âme de grand-père! — Mes amis, mes bons amis, personne autre que moi désormais ne s'occupera

de cette petite Jeanne... et je vous aime plus que jamais puisque c'est chez vous, c'est par vous, que je la rencontre.

MADAME DE GABRY

Nous vous aiderons très volontiers et vous ferez une bonne œuvre. (*A son mari.*) N'est-ce pas, mon ami?

GABRY

Oui. Mais il faut parler d'abord à maître Mouche.

SYLVESTRE, *étonné.*

A maître Mouche? Lui parler? Et pour quoi lui dire?

GABRY

Comment, pour quoi lui dire? Il est le tuteur légal de Jeanne Alexandre. Et personne ne peut rien pour elle, en dehors de son consentement...

SYLVESTRE

Eh bien, qu'il vienne! Nous parlerons à maître Mouche... Allez le chercher, mon ami... Aujourd'hui tout le destin d'une pauvre enfant est réuni dans cette maison... Voulez-vous que j'aille avec vous...

GABRY, *souriant*

Oh ! non, cher maître, non. Mieux vaut pas. Je veux lui parler, moi d'abord. C'est une personne raisonnable et vous pourriez l'effaroucher...

(*Il sort.*)

SYLVESTRE, *gaiement.*

Chère amie, qu'est-ce que votre mari vient de dire? Je pourrais l'effaroucher, parce que c'est une personne raisonnable? Suis-je donc irraisonnable et ma vieille bonne est-elle dans la vérité quand elle me dit : « Monsieur Bonnard, vous ne pouvez pas sortir tout seul? » Vous me jugez mieux, vous, j'espère?

MADAME DE GABRY, *souriant.*

Vous êtes très bon et très grand. Ce n'est pas tout à fait les dimensions des autres hommes...

SYLVESTRE

Alors, cela me rend gauche? C'est cela que vous voulez dire?

MADAME DE GABRY

Non, mais mon mari est habile. Il sait les lois et a l'habitude des notaires.

SYLVESTRE, *riant.*

J'avoue que les notaires sont des gens que je fréquente peu. Je les admire... avec étonnement. Ils sont clairs et profonds. Mais ce sont des bassins artificiels, et moi, je suis un vieux torrent! — Ah! mon amie! Quelle joie est la mienne! Quel attendrissement! La petite-fille de Clémentine! Et les savants depuis l'aurore du monde et les philosophes discutent!... Ils cherchent, je crois, la preuve de Dieu? Mais la preuve de Dieu, la voilà: c'est la petite-fille qu'il m'envoie!

MADAME DE GABRY

C'est peut-être une preuve, en effet!

SYLVESTRE, *avec une affirmation comique.*

C'en est une! Et la preuve du diable, c'est mademoiselle Préfère...

MADAME DE GABRY, *riant.*

Ça, je le crois!

SYLVESTRE

N'est-ce pas? Elle me déplaît prodigieusement...

MADAME DE GABRY

Son institution n'est pas mal tenue. Mais pour ce qui est des beaux sentiments de la directrice, c'est autre chose...

SYLVESTRE

Voici votre mari, avec maître Mouche. Ils parlent avec animation. Paul le convaincra, j'en suis sûr.

MADAME DE GABRY, *avec contentement.*

Je l'espère bien. Un grand-père comme vous qui lui tombe du ciel, c'est un bonheur pour Jeanne Alexandre! Elle a grand besoin de secours, la pauvre petite. Je vais la chercher. Arrangez-vous avec le tuteur...

(*Elle sort au moment où M. de Gabry s'en revient avec maître Mouche.*)

GABRY

Mon cher maître, je vous présente maître Mouche...

MAITRE MOUCHE, *avec un salut courbé.*

Comblé, monsieur. Votre gloire est venue jusqu'à moi. Elle entre partout.

SYLVESTRE, *avec sa grande courtoisie.*

Vous êtes fort poli, maître Mouche. Il s'agit d'une petite enfant dont j'aimais beaucoup la grand'mère...

GABRY

Je viens en quelques mots d'expliquer à maître Mouche...

MAITRE MOUCHE, *minutieusement antipathique bien qu'il veuille être sympathique en bloc.*

Oui... oui... Mon Dieu, c'est très bien... Très bien... quelques difficultés cependant...

SYLVESTRE

Des difficultés?

MAITRE MOUCHE, *même jeu.*

Mais enfin nous aplanirons... Voyez-vous ce qu'il faut éviter, c'est un excès de gâteries avec cette jeune fille, dont je suis le tuteur responsable... parce que, n'est-ce pas, elle est pauvre... je l'élève par charité...

SYLVESTRE, *avec son involontaire grandeur.*

Oh ! monsieur, il ne faut pas le dire. Car le dire c'est se payer, et alors ce n'est plus vrai...

MAITRE MOUCHE, *vague.*

Oui... oui... Enfin ! C'est vrai tout de même, mais ce n'est pas là la question. (*Dogmatique.*) Gâter les pauvres, c'est leur faire du mal en leur donnant l'idée inutile qu'ils pourraient avoir du bien... (*Il redevient obséquieux.*) Je permets cependant volontiers, par déférence pour l'Institut, que vous vous occupiez de mademoiselle Alexandre. Je vais le dire, à l'instant même, à mademoiselle Préfère et je vous donnerai un papier — les écrits seuls sont de bonne règle — pour vous permettre d'entrer au parloir de l'institution.

SYLVESTRE, *avec une froide politesse.*

Je vous remercie, maître Mouche. Cela ne pourra d'ailleurs que vous décharger un peu de vos soins.

MAITRE MOUCHE, *platement.*

Oh ! monsieur, le devoir avant tout...

GABRY

Monsieur Sylvestre Bonnard, vous ne l'ignorez pas, Mouche, est une des gloires de la France. La sollicitude qui naît spontanément dans son cœur pour la petite-fille de madame Ferger ne peut qu'être heureuse pour tout le monde...

MAITRE MOUCHE, *avec hypocrisie.*

Certainement... J'ai beaucoup connu madame Ferger... Elle est morte de chagrin à la ruine — encore incompréhensible — de ses enfants... Elle était usée prématurément, avec des restes de beauté...

SYLVESTRE, *très ému.*

Ah ! monsieur ! Si nos parents l'avaient voulu, elle vivrait encore, je crois, car je l'aurais rendue heureuse !...

MAITRE MOUCHE

Les parents ont quelquefois des raisons que le cœur ne connaît pas... Mais voici ma pupille — toute intriguée, j'en suis sûr — avec madame de Gabry. (*Son naturel revient.*) Et n'est-ce pas, mon cher maître, je me permets d'insister : pas trop de bonté. La bonté démoralise.

SYLVESTRE, *avec une hauteur involontaire.*

Je ferai pour le mieux, monsieur. (*A part.*) L'horrible bonhomme... Il vous regarde comme une araignée et, s'il s'appelle mouche, c'est, bien sûr, pour tromper son monde.

GABRY, *joyeusement à Jeanne et à madame de Gabry.*

Eh bien! l'affaire est arrangée. Le tuteur a été parfait.

MADAME DE GABRY, *elle a près d'elle Jeanne toute troublée.*

J'en suis contente. — Voici donc, cher maître, la petite-fille de madame Ferger. (*Un temps.*)

SYLVESTRE, *avec une émotion profonde.*

Votre grand'mère s'appelait Clémentine, mon enfant. Dans le ciel où — s'il existe — elle est sûrement, chacun ne porte plus que son nom de baptême... Vous serez, dans mon vieux cœur, que je croyais mort et qui ne l'est pas, la petite-fille de Clémentine!... Vous voudrez bien, n'est-ce pas, que nous parlions d'elle...

JEANNE, *le cœur gonflé de reconnaissance, sans bouger, doucement.*

Monsieur, la couleur de ce jour a bien changé pour moi depuis tout à l'heure... J'étais triste, je ne le suis plus...

SYLVESTRE

J'espère bien que vous ne le serez plus jamais. Clémentine ne le voudra pas... (*Jeanne cache brusquement sa tête sur l'épaule de madame de Gabry.*)

MADAME DE GABRY

Eh bien, Jeanne!... La voilà toute bouleversée!

SYLVESTRE, *les larmes aux yeux.*

Je le suis aussi.

Un temps.

MAITRE MOUCHE, *platement.*

Un touchant tableau de famille... (*Changeant de ton. A Gabry.*) Cher monsieur, où pourrais-je écrire pour donner le papier qu'il faut...

GABRY

Venez jusqu'à mon cabinet...

MADAME DE GABRY

Et je vais faire mettre votre couvert, maître Mouche, et celui de mademoiselle Préfère.

MAITRE MOUCHE

Trop honoré, madame!... (*A Gabry.*) Par où sortons-nous?

GABRY

Par ici, cher ami...

Ils sortent tous les deux.

MADAME DE GABRY, *à Sylvestre et à Jeanne.*

A tout à l'heure...

Elle sort. Ils s'assoient.

SYLVESTRE, *avec une bonté simple et charmante.*

Mon enfant, je suis bien content... Ma vie s'achève et va être courte... La vôtre commence. J'espère que j'aurai le temps de vous être utile... On n'a pas besoin d'être de l'Institut... on peut — (même en étant un vieil imbécile, comme me le disait tout à l'heure un jeune homme charmant) — découvrir que, jusqu'ici, vous n'avez pas

eu beaucoup l'occasion de connaître tout le prix de la gaîté ! Il faudra mettre ce chapitre-là sur notre programme. Je veux — après madame de Gabry — vous enseigner que dans la vie il n'y a pas que des méchants. Nous apprendrons à nous connaître... (*Souriant et bonhomme.*) Moi d'abord, voulez-vous? Voici : je suis un vieux bonhomme très simple qui s'appelle Sylvestre Bonnard... Les gens m'ont prêté du talent et je ne sais pas si j'en ai. J'ai beaucoup écrit et, pour ma récompense et mon repos, on m'a assis dans un grand fauteuil, à l'Académie... J'y passe mes après-midi et j'y travaille au dictionnaire. C'est un jeu solitaire et agréable. Les matins, j'écris longuement parce qu'on n'est pas parfait, et, les soirs, je lis de vieux livres savants pour me reposer... J'ai, malgré mon âge, une nourrice. Vous la connaîtrez, elle s'appelle Thérèse. Je n'ai eu qu'une vraie joie dans ma vie, celle d'avoir dix-neuf ans quand votre grand'-mère en avait dix-huit. Depuis, je l'ai payée par un souvenir douloureux et doux. Maintenant, vous savez qui je suis, comment je suis : je me propose comme grand-père.

JEANNE, *très émue et bougeant à peine.*

Monsieur, je voudrais savoir parler, moi aussi. Je ne sais pas. Pourtant, je pourrais compléter le portrait et vous dire qu'aux yeux de tout le monde, en même temps que vous êtes aussi simple et aussi bon que vous le dites, vous êtes aussi très grand...

SYLVESTRE, *souriant.*

Mon enfant, voulez-vous me parler de vous!

JEANNE

De grand cœur et à lèvres ouvertes. Vous m'excuserez si je suis très franche et s'il m'arrive d'en dire trop...

SYLVESTRE

Vous n'en direz pas trop! — Qui est mademoiselle Préfère?

JEANNE, *les yeux grandis par la franchise et sans attendre.*

Une femme méchante et sèche, qui me fait très souvent du mal... et qui est capable de mentir.

Sylvestre sourit; un petit temps. Il la regarde.

SYLVESTRE

Et maître Mouche?

JEANNE

Le pendant de mademoiselle Préfère...

Même jeu de Sylvestre.

SYLVESTRE

Voilà qui est net! Quelle belle garniture de cheminée on aurait, avec, au milieu, mister Squeers.

JEANNE

Quel est celui-là?

SYLVESTRE

C'est un personnage de Dickens... qui faisait du mal aux enfants... Pauvres gens!... Il y en a à toutes les époques... Et vous, Jeanne? Comment êtes-vous?

JEANNE

Je ne sais pas. Comme tout le monde sans doute, douce et bonne peut-être, avec ceux qui

m'aiment — et jusqu'ici il n'y a guère eu que monsieur et madame de Gabry — et capable de ressentiment et de colère envers ceux qui me font du mal...

Un petit temps. Sylvestre la regarde avec ses vieux yeux clairvoyants.

SYLVESTRE

Êtes-vous gaie? Aimez-vous rire?

JEANNE

Il me semble que j'aimerais...

SYLVESTRE

A la pension, vous avez des amies?

JEANNE, *toujours avec une extrême simplicité et ce calme des eaux pures qui permet d'en bien voir le fond.*

Des camarades. Ma condition d'orpheline pauvre n'est pas cachée par la directrice. Alors on me laisse un peu seule...

SYLVESTRE

Avez-vous des projets? Pensez-vous à l'avenir?

JEANNE

Non. Je suis dépendante. Quand j'étais petite, j'avais des projets. Mon père et maman vivaient. Et puis grand'mère ! J'étais heureuse et gâtée... Et puis je trouvais des mots drôles et qui faisaient rire la maison... Et puis, un jour, mon père a changé son notaire... pour maître Mouche. Peu à peu la vie s'est amoindrie. Et puis j'ai été orpheline et ruinée... alors, je n'ai plus de projets...

Elle s'est attristée, malgré sa sobriété de ton.

SYLVESTRE, *avec bonté.*

Eh bien, nous ferons des projets! On a détruit, nous reconstruirons ! D'après mes plans de vieux bonhomme, j'essaierai de bâtir votre jeune existence, harmonieusement... (*Gaiement.*) Et nous mettrons sur la façade : Sylvestre Bonnard, architecte... Ah ! voilà que je vous fais sourire : je suis content...

JEANNE, *plus éclairée et émue toujours.*

Je me rappelle très bien grand'mère. Elle avait de beaux grands yeux clairs... et avec ces

yeux-là, elle lisait beaucoup. Et vos livres, monsieur, étaient dans la bibliothèque. Je n'y touchais pas, mais je les regardais...

SYLVESTRE

Chère âme envolée!... Certainement elle ne m'avait pas oublié non plus. Le devoir entre nous avait mis ses montagnes, mais les esprits sont des oiseaux... Elle serait contente aujourd'hui en vous voyant près de moi.

JEANNE, *avec une ombre.*

Mais je ne peux croire que personne n'interviendra et qu'on me laissera être heureuse. Si mademoiselle Préfère allait tenter une manœuvre méchante?... Je me méfie d'elle comme du Mal...

SYLVESTRE

Mais non, mais non, ne craignez rien.

JEANNE

J'ai toujours peur... Et tenez, monsieur, la voilà...

Elle se lève avec effroi.

SYLVESTRE, *l'imitant.*

Eh bien, eh bien, soutenons-nous mutuellement. Regardons-la venir de face... (*A part, avec une terreur comique.*) Faites, Seigneur, mon Dieu, que ce ne soit pas la Gorgone...

Ils sont à côté l'un de l'autre et semblent attendre un ennemi.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *entrant, toute changée, mielleuse et agitée.*

Je sais tout! Je sais tout! On vient de me dire! Vous me voyez hors de moi-même! Est-ce bien vous, monsieur, que je contemple? Êtes-vous vraiment monsieur Sylvestre Bonnard? Le grand écrivain de la grande Académie française?

SYLVESTRE, *avec son ironie à peine perceptible.*

Mon Dieu... mademoiselle... oui... je suis celui que vous dites... un peu moins grand, voilà tout...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *se récriant.*

Un peu moins grand!... (*Avec enthousiasme.*) Ah! quelle rencontre! Et vous allez vous

occuper de cette enfant? Ah! je ne cesse de le lui répéter : elle est née sous une bonne étoile! Maître Mouche, moi, vous, c'est trop pour elle toute seule...

SYLVESTRE, *avec une naïveté volontaire.*

C'est peut-être trop, en effet! Jeanne se contenterait d'un de nous...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Ah! c'est une enfant bien étrange! Mais ça ne fait rien, le fond est bon... le fond est bon... (*Elle change de ton.*) Tout à l'heure, je ne savais pas... Je vous prenais, monsieur, pour un homme ordinaire... Alors je me suis permis... mais maintenant... Ah! voilà Mouche! voilà Mouche! Mouche, je parlais avec le grand homme! Vous me voyez dans un état...

SYLVESTRE, *poliment.*

Je vous en prie, madame, calmez-vous.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *à Mouche.*

Oui, calmez-vous!

MAITRE MOUCHE, *surpris.*

Mais c'est plutôt vous, chère amie ! (*A Sylvestre.*) Monsieur... oh ! pardon, cher maître, cher maître !... Je vous apporte le papier en bonne règle, l'autorisation de venir voir Jeanne.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

A l'institution ! Chez moi ! Ah ! quel honneur ! quel honneur !

MAITRE MOUCHE

Voici... le jour de visite est le jeudi.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Qu'est-ce que vous dites, Mouche? Le jeudi ! Mais le lundi, le mardi, le mercredi, le vendredi, le samedi... tous les jours, tous les jours !

SYLVESTRE

Vous êtes trop aimable, madame.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Quelle gloire vous aurez, mon enfant !... (*Avec éclat.*) Ne l'oubliez jamais, soyez-en digne !

SYLVESTRE

Elle le sera, mademoiselle, elle le sera. Je connais Jeanne depuis deux générations : c'est une enfant charmante... il suffit de savoir la prendre...

MAITRE MOUCHE, *immuable.*

Oui..., mais pas trop de bonté.. pas trop de bonté...

GABRY, *qui est revenu depuis quelques instants.*

Laissez faire monsieur Sylvestre Bonnard, maître Mouche. Les grands cœurs et les jeunes âmes se comprennent bien... Ah ! te voilà, toi, eh bien, et ce déjeuner?

MADAME DE GABRY, *entrant.*

Un peu improvisé... Mais il sera bon tout de même... A la campagne, il y a des ressources...

GABRY, *gaiement.*

Et puis, nous aurons grand appétit parce que tout le monde est content. N'est-ce pas, Jeanne, que vous êtes contente?

JEANNE

Oh ! oui, monsieur, bien contente !

SYLVESTRE

Chère petite...

GABRY, *en remontant avec Sylvestre et Jeanne, même mouvement.*

Et après le déjeuner, hein, cher maître, nous allons nous occuper un peu de cette bibliothèque?

SYLVESTRE

Je l'espère bien. Il ne faut pas l'oublier cette bibliothèque! Jeanne nous aidera. Elle se penchera sur les vieux textes et son sourire nous éclairera comme la lampe de Psyché.

Ils ont rejoint madame de Gabry.

MADAME DE GABRY, *criant à mademoiselle Préfère.*

Vous ne l'emmenez pas aujourd'hui, mademoiselle Préfère? Laissez-la-moi encore vingt-qnatre heures.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *de loin, avec une bassesse mielleuse.*

Tout ce que vous voudrez...

SYLVESTRE

Hein, Jeanne, vous voyez comme tout a changé...

Ils font un groupe et continuent à causer au fond, à gauche.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *à Mouche sur le devant, à droite.*

Quelle aventure!... Ce Sylvestre Bonnard, hein, Mouche! (*Avec une platitude instinctive.*) C'est quelqu'un!

MAITRE MOUCHE, *rêveur.*

Certainement... Il y a à faire... Je le crois riche. (*A mademoiselle Préfère, directement et avec son air mystérieux.*) Je vous donnerai des conseils!

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *saisie.*

Ah! des conseils! quels conseils?

MAITRE MOUCHE, *très vite.*

Je suis extrêmement frappé. Tout dans ceci est inopiné et cependant s'enchaîne logiquement ! Pourquoi sommes-nous tous réunis, vous, moi, les Gabry et cet homme illustre, autour de cette Jeanne tout à l'heure encore si méprisée de nous ? Il y a là dedans une rencontre fatale.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Et alors ?

MAITRE MOUCHE, *profond.*

Et alors... il y a à faire... il y a à faire ! — J'ai une idée !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *éblouie.*

Oui... je le vois ! Dans vos yeux, je le vois ! Parlez...

MAITRE MOUCHE

Il faudra m'obéir...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *tout de suite.*

Je vous obéirai... (*Avec un cynisme plein de naïveté.*) Si c'est mon intérêt !

MAITRE MOUCHE

Ce sera votre intérêt.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *plate.*

Alors, c'est dit. Commandez...

Pendant ce temps de dialogue, les Gabry, Jeanne et Sylvestre ont gagné la porte du jardin. On entend de bons rires.

SYLVESTRE, *criant.*

Allons, allons, mademoiselle ! Allons, maître Mouche ! à table !

MAITRE MOUCHE, *déférent.*

Voilà, voilà !...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *à Mouche.*

Et que m'ordõnnez-vous, Mouche, présentement?

MAITRE MOUCHE, *parodiant don Salluste sans y penser, et désignant Sylvestre.*

Pour en faire un époux, de plaire à ce savant !

RIDEAU

ACTE II

Chez Sylvestre Bonnard

Une pièce moitié cabinet de travail, moitié salle à manger, remplie surtout de livres et de très beaux livres — bien qu'il y en ait aussi d'ordinaires empilés un peu partout. — A droite, une petite table à écrire et en deuxième plan une porte double ouvrant sur l'antichambre. Au fond, un vaisselier, lui aussi chargé de bouquins. A côté du vaisselier, au fond mais vers la gauche, une grande porte double, ouvrant sur une autre pièce, une bibliothèque... la « cité des livres précieux ». Tout à fait à gauche, une large fenêtre qui donne accès sur un balcon. On aperçoit Notre-Dame, la Sainte-Chapelle... Le tout, meublé de vieux meubles Louis-Philippe, donne une impression de confort, mais de simplicité, intelligente et usée. Seuls, les livres qui sont partout — sur des chaises, sur le plancher, sur la cheminée — fournissent une idée de richesse et même de luxe quand la porte de la bibliothèque est ouverte... Dehors un ciel pommelé et charmant de septembre à Paris.

Au lever du rideau, on entend sonner une demie à la Sainte-Chapelle. Thérèse est occupée à garnir, pour un déjeuner de quatre couverts, presque entièrement dressés, une table ronde, devant le buffet. Sylvestre Bonnard est visible dans sa bibliothèque, debout et manipulant des livres...

THÉRÈSE, *faisant ce qu'elle dit.*

Onze heures et demie... Là, je place la petite

demoiselle... Je vais lui mettre les violettes... Et là, je place la vieille frisée... Je vais lui mettre le vinaigre... Chacun aura ce qui lui ressemble... Et là, je place le notaire... Je ne vais rien lui mettre du tout... Il saura bien prendre ce qu'il lui faut. (*Criant.*) Est-ce qu'elle aime les profiteroles, la petite demoiselle?... (*Entre Sylvestre qui pose des livres sur sa petite table.*) Je voudrais que la vieille frisée ne les aime pas... Eh bien, monsieur, je vous parle! Je vous demande si la petite demoiselle aime les profiteroles?

SYLVESTRE, *plaçant ses livres.*

Ça dépend, Thérèse.

THÉRÈSE

Comment, ça dépend? Et de quoi?

SYLVESTRE, *continuant.*

De l'édition... des gravures... et même de la reliure. Bien qu'au fait la reliure n'ait pas une grande importance... sauf pour certains collectionneurs...

THÉRÈSE

Est-ce que vous êtes fou, monsieur? La reliure des profiteroles !

SYLVESTRE, *sursautant.*

Qu'est-ce que tu me parles de profiteroles? Je croyais que tu me parlais de ce qui m'occupe... j'étais dans ma cité des livres.

THÉRÈSE, *goguenarde et grognon.*

Soyez donc un peu dans la cité de la cuisine. Je vous parle de ce qui se mange ! N'avez-vous pas des invités?

SYLVESTRE

Hélas ! Thérèse, si, j'en ai ! Trois au lieu d'une ! Mais il faut bien faire cela pour la petite-fille de Clémentine... que j'ai retrouvée il y a trois mois... Ne penses-tu pas qu'elle ressemble à sa grand'mère, Thérèse?... en moins joli, bien entendu, car je n'ai plus mes yeux de vingt ans !

THÉRÈSE

Elle est très gentille, cette petite demoiselle, douce et charmante, bien que maigriote. Aussi

j'entends qu'elle prenne ici de l'embonpoint... et c'est pour elle que j'ai fait les profiteroles... mais à la manière que je sais... (*bourrue*) et sans reliures, ni gravures, ni balivernes de vos livres... Et puis, tenez, voici votre cravate ! Faudra-t-il que je vous la mette, toute couverte de rhumatismes comme je suis et ne pouvant lever les bras?...

SYLVESTRE

Ma cravate ! Ah ! la voilà ! Enfin ! Je l'ai cherchée partout, Thérèse. Tu ne ranges pas mes affaires, vieille maniaque, tu me les caches !

THÉRÈSE

C'est pour être sûre de les retrouver... Sans moi vous accrocheriez vos chemises aux rayons de la bibliothèque...

SYLVESTRE

Il y aura bientôt de la place, vieille bougonneuse !

THÉRÈSE

De la place et pourquoi donc?

SYLVESTRE

Pourquoi? Regarde-les bien ces livres! (*Avec une grande décision.*) Je vais les vendre...

THÉRÈSE

Qu'est-ce que vous dites, monsieur! Vendre vos livres! Toute votre vie!... Vous avez donc besoin d'argent? Vous auriez donc fait quelque dette?

SYLVESTRE

Tu sais bien que non, Thérèse! Même quand j'étais un petit grimaud d'école, je n'ai jamais acheté une orange sans donner d'abord les deux sous...

THÉRÈSE

Alors? Pourquoi vendre vos livres?...

SYLVESTRE, *très simplement.*

Pour faire du bien, Thérèse! Je suis un vieux fou qui soudain retrouve la raison. A quoi ai-je servi dans le monde? A rien. J'ai collectionné. Depuis le jour où j'ai perdu la jeune fille dont j'aurais pu faire mon épouse, j'ai épousé les vieux bouquins! Mais aujourd'hui,

j'ai retrouvé sa petite-fille ! Je n'entends pas qu'un autre que moi la pourvoie et la dote. Je ne suis pas riche. Mais ma bibliothèque est une noble denrée. Je vais la vendre. Quand tu m'as parlé de tes profiteroles, je calculais le prix de quelques vieux poètes que les banquiers se disputeront comme des princes et qui, bien que morts depuis tant de siècles, feront le bonheur d'une enfant ! Fais-lui son déjeuner, Thérèse, fais-lui son déjeuner ! Moi, je veux lui faire sa vie ! Je la doterai, je la marierai... et j'irai parler tout seul des berceaux sur la tombe de Clémentine !

THÉRÈSE

Mais, monsieur, vous n'y pensez pas ! Quelle révolution ! Tout vous manquera ! Vos livres et les cris de rage que je poussais chaque matin en les époussetant ! Vous vous ennuierez.

SYLVESTRE

Je ne m'ennuierai pas, Thérèse : je sais tellement d'ouvrages par cœur ! Et puis, si j'ai fait quelque bien, je serai content... content comme

toi, Thérèse, de réussir tes profiteroles... Mais on sonne...

THÉRÈSE

Oui, on sonne... Ce sont vos invités... Allons, mettez votre cravate... Je vais leur ouvrir...

Elle y va.

SYLVESTRE, *ne mettant pas sa cravate.*

C'est elle, Clémentine ! Je vais la voir entrer, toute charmante, entre mademoiselle Préfère et maître Mouche, comme une rose entre une vieille figue et un pruneau. (*Attendri.*) Pauvre petite...

THÉRÈSE, *revenant, brusque.*

Monsieur, c'est monsieur Mouche tout seul.

SYLVESTRE, *déconfit.*

Rien que le pruneau. (*Poliment.*) Bonjour, maître Mouche.

THÉRÈSE, *bourrue.*

Entrez, monsieur Mouche.

MAITRE MOUCHE, *courbé comme un roseau.*

Bonjour, mon cher maître, comment allez-vous? Je suis arrivé le premier. J'en suis content, si ça ne vous dérange pas. Mais je suis indiscret... (*Il voit Sylvestre sans cravate.*) Je viens trop tôt... Je m'aperçois que... c'est-à-dire qu'enfin... enfin... vous n'êtes pas encore prêt...

SYLVESTRE, *avec malice.*

Je suis toujours prêt, maître Mouche. C'est mon nœud de cravate qui ne l'est pas...

MAITRE MOUCHE, *avec force sourires.*

Qu'est-ce que ça fait?... qu'est-ce que ça fait? Cicéron non plus n'avait pas de cravate.

THÉRÈSE, *péremptoire.*

Il avait tort, surtout s'il était membre de l'Institut. Allons, monsieur, donnez que je vous aide ! Là ! (*Elle lui met sa cravate.*) Comme ça !... Quand on est le bon Dieu, faut pas faire loucher les singes... (*Elle sort.*)

MAITRE MOUCHE, *inquiet*

Loucher les singes?

SYLVESTRE, *même jeu que plus haut.*

Ne prenez pas cela pour vous, maître Mouche, je vous en prie ! Ma vieille Thérèse est pittoresque et chacune de ses expressions a du ragoût...

MAITRE MOUCHE, *finement.*

C'est son métier de cuisinière et j'aime beaucoup le ragoût ! (*Il rit avec éclat de ce qu'il vient de dire.*) Ah ! ah ! (*Ne riant plus.*) Vous m'excusez, cher maître, d'être spirituel devant vous... Il faut bien se laisser aller à rire... (*Gravement.*) En attendant mademoiselle Préfère... Ah ! mademoiselle Préfère ! C'est un délice, une vertu ! Spirituelle et d'ailleurs jolie ! Ne pensez-vous pas, mon cher maître ?

SYLVESTRE

Sans doute que si, maître Mouche... pourtant elle est un peu sévère... Mademoiselle Jeanne Alexandre, par exemple, n'a pas une vie bien gaie, et si vous pouviez doucement, en qualité de tuteur... le dire à mademoiselle Préfère...

MAITRE MOUCHE, *insidieux.*

Mon cher maître, parlez donc vous-même : personne n'aura plus d'influence que vous : mademoiselle Préfère vous obéira... Que vous êtes heureux : vous avez assoupli cette nature indépendante! Elle ne pense plus que par vous, et, comme il y a un lycée Racine, un lycée Fénelon, elle me disait hier même : « Maître Mouche, chez moi, ce n'est plus l'institution Préfère, c'est le « lycée Sylvestre Bonnard ! » Qu'en dites-vous? Cela ferait bien sur la grille, en lettres d'or : « Lycée Sylvestre Bonnard ».

SYLVESTRE

Je ne sais pas si cela ferait bien, maître Mouche, mais cela serait dangereux ! S'il y avait un lycée Sylvestre Bonnard, je ne pense pas que vous y laisseriez votre pupille !...

MAITRE MOUCHE

Mais pourquoi donc?

SYLVESTRE, *malicieux.*

Vous ne la laisseriez pas ! Le lycée Sylvestre Bonnard serait un lycée terrible !

MAITRE MOUCHE

Terrible?

SYLVESTRE, *souriant.*

Terrible! Il n'y aurait ni pensums, ni élèves, ni professeurs. Il n'y aurait que des amis.

MAITRE MOUCHE, *effrayé.*

Qu'est-ce que vous dites?

SYLVESTRE

On n'apprendrait qu'en s'amusant et les jours les moins gais seraient les dimanches et les jeudis. Il y aurait toujours les oiseaux, mais il n'y aurait plus la cage.

MAITRE MOUCHE, *même jeu.*

C'est tout une révolution.

SYLVESTRE

C'est quand le gouvernement fait lui-même la révolution que le peuple ne se révolte pas. Croyez-en un vieil historien. L'art d'enseigner au lycée Sylvestre Bonnard serait celui d'éveiller la curiosité des jeunes âmes, de leur raconter, gaiement et comme des fables, des histoires vraies...

MAITRE MOUCHE, *même jeu.*

Comme des fables !

SYLVESTRE

... On apprendrait aux jeunes filles l'art de se faire aimer.

MAITRE MOUCHE, *épouvanté.*

De se faire aimer?

SYLVESTRE

... C'est-à-dire d'être aimables, rien n'est plus utile. Jeanne Alexandre n'est pas jolie, mais elle charme. Charmer, cela sert autant peut-être que de ravauder des bas ! On donnerait aux élèves à nourrir des colibris...

MAITRE MOUCHE, *même jeu.*

Des colibris !

SYLVESTRE

... Pour leur enseigner le prix d'une miette de pain ; des chiens et des poneys...

MAITRE MOUCHE, *même jeu.*

Des poneys !

SYLVESTRE

... Pour leur apprendre à gouverner doucement les créatures; des fleurs exquises pour qu'elles sachent bien se parer...

MAITRE MOUCHE, *même jeu.*

Se parer ! ! !

SYLVESTRE

On leur jouerait de la musique ; on leur dirait des vers ; on ne les ferait jamais pleurer ! Et puisque la douleur est inévitable, on leur apprendrait cette sagesse chrétienne qui nous élève au-dessus de toutes les misères ! Voilà comme, au lycée Sylvestre Bonnard, on entendrait l'éducation des jeunes filles. Vous le voyez, maître Mouche, j'ai bien peur que mademoiselle Préfère, après cette déclaration, ne veuille plus changer son enseigne.

MAITRE MOUCHE, *avec un sourire pâle et mystérieux.*

C'est la déclaration des droits... de l'enfant ! Vous dites, mon cher maître, des paroles divines, mais, je l'avoue, l'esprit de tabellion est en moi !

Toutefois, mademoiselle Préfère est une abeille... Si vous lui distillez tout ce suc, il est possible qu'elle en fasse du miel !

SYLVESTRE

Je lui en serai bien obligé, maître Mouche.

MAITRE MOUCHE

Elle est capable de tout pour plaire à son grand homme.

SYLVESTRE

Elle ne pourra mieux le faire qu'en épargnant les chagrins à votre pupille... Mais j'entends un coup de sonnette... Les voici sans doute !... (*Avec ravissement.*) Ah ! maître Mouche, quelle charmante enfant que Jeanne Alexandre !

MAITRE MOUCHE, *avec force.*

Quelle femme exquise que mademoiselle Préfère !

THÉRÈSE, *on l'entend.*

Entrez, ma petite demoiselle.

Entre Jeanne, poussée par Thérèse.

SYLVESTRE, *joyeusement.*

Toute seule?

MAITRE MOUCHE, *tristement.*

Toute seule !... (*Soupçonneux. — A Jeanne.*) Qu'avez-vous fait de mademoiselle Préfère?

THÉRÈSE, *avec son vieux sarcasme franc.*

Eh là, donc ! Ne vous occupez pas de la louve quand Dieu vous envoie la brebis.

Elle sort.

MAITRE MOUCHE, *à part, furieux.*

Toujours le ragoût !

SYLVESTRE, *joyeux.*

Bonjour, petite Jeanne !

JEANNE, *joyeuse.*

Bonjour, monsieur Bonnard !

SYLVESTRE, *souriant et la regardant.*

Qu'avez-vous fait de mademoiselle Préfère?

MAITRE MOUCHE, *sépulcral et méfiant.*

Oui ! qu'en avez-vous fait?

JEANNE, *de glace.*

Bonjour, maître Mouche. (*A Sylvestre.*) Ce que j'ai fait de mademoiselle Préfère,? Je n'en ai rien fait. Je l'ai laissée dans une robe bleue qu'on finissait de lui coudre...

MAITRE MOUCHE, *avec éclat.*

Une robe bleue!... Je vous le dis, elle est céleste! (*A Sylvestre.*) C'est pour faire honneur à votre déjeuner, mon cher maître, n'en doutez pas! (*A Jeanne, soupçonneux.*) Et pourquoi ne l'avez-vous pas attendue?

JEANNE

Mademoiselle Préfère a craint d'être en retard et m'a dit de marcher devant et de vous prévenir, maître Mouche, qu'elle serait là dans un quart d'heure et qu'elle viendrait par le boulevard Sébastopol...

MAITRE MOUCHE, *avec explosion.*

Je vois ce que c'est : la robe n'était pas tout à fait prête... (*Il prend son chapeau, et bizarre.*) Vous m'excuserez, mon cher maître, mais puisqu'il y en a pour un quart d'heure... si

vous le permettez, j'en fais profit. Le Palais de Justice est en face et j'ai un pli à déposer... Je serai là, j'en suis sûr, en même temps que mademoiselle Préfère...

On entend midi sonner.

SYLVESTRE

Allez, allez, maître Mouche, et ne vous pressez pas surtout, ne vous pressez pas. Jeanne me tiendra compagnie. Et le déjeuner n'est pas prêt.

Mouche sort et justement Thérèse rentre.

THÉRÈSE, *mettant un compotier de fruits sur la table.*

Il s'en va, le notaire? C'est bien tant mieux !

SYLVESTRE, *sévère.*

Thérèse, vous tairez-vous !... Il va revenir. Et c'est mon invité.

THÉRÈSE, *sortant.*

C'est bien tant pis.

Elle sort.

SYLVESTRE

Thérèse, fée puissante de ma maison, vous détestez bien maître Mouche ! (*A Jeanne.*

gaiement.) Elle n'aime pas beaucoup non plus mademoiselle Préfère qu'elle appelle : la vieille frisée. Ça vous fait rire, Jeanne? Je ne devrais pas vous dire ce surnom qui vous enseigne l'irrespect. Mais ce n'est pas de l'irrespect puisque Thérèse est encore plus vieille que mademoiselle Préfère!

JEANNE, *gentiment.*

Ne parlons pas d'eux, monsieur Bonnard. Je suis si heureuse quand je les oublie...

SYLVESTRE

Est-ce qu'ils vous font du mal, Jeanne?

JEANNE

Non. Ils ne m'en font plus. Et c'est ce qui m'inquiète!... Je ne pourrai jamais les aimer. Ça m'ennuie de les voir chez vous...

SYLVESTRE

Ah! Jeanne, nous nous passerions d'eux si j'avais épousé Clémentine, votre grand'mère... dont vous voyez là le portrait! Mais je ne l'ai pas épousée... Je ne suis donc qu'un grand-père

bénévole... *in partibus*... comme dirait un de mes amis, cardinal, que je rencontre à l'Académie... Souffrons le tuteur et l'institutrice... Pourtant je dois l'avouer : c'est presque avec de mauvais pressentiments que j'introduis chez moi ces personnes... Ce sont des esprits qui passent le mien ! Pourquoi maître Mouche met-il une robe bleue?

JEANNE, *riant.*

Ce n'est pas lui, c'est mademoiselle Préfère.

SYLVESTRE

Ça pourrait être maître Mouche !... Pourquoi mademoiselle Préfère met-elle une robe bleue? Et pourquoi maître Mouche va-t-il soudain au Palais de Justice? Il y a en eux des profondeurs mystérieuses ! Je ne sais jamais pourquoi ils disent ce qu'ils disent et pourquoi ils font ce qu'ils font !...

JEANNE, *souriant.*

C'est inquiétant !

SYLVESTRE

Inquiétant, non !... c'est leur affaire et non la nôtre... Toutefois, s'il vous arrive d'avoir un vrai sujet de plainte, je serai là.

JEANNE

Je vous remercie de tout mon cœur. Je suis si contente d'être ici, si contente... Vous n'avez pas épousé grand'mère, ça ne fait rien ! Ne m'appelez plus mademoiselle, ni même mon enfant !... Appelez-moi : ma petite-fille... et alors je ne serai plus seule...

SYLVESTRE, *dans un grand élan.*

Ma petite-fille...

Ils se prennent les mains et se regardent et restent, un long moment, heureux.

SYLVESTRE

Vous commencez à changer, ma petite-fille... Il y a quelque chose en vous qui s'épanouit et vos yeux ont moins de chagrin...

JEANNE

Aujourd'hui, ils n'en ont même pas du tout. J'étais si joyeuse de venir ! Ah ! si vous saviez,

mon grand-père, quelle révolution vous avez faite avec cette invitation à déjeuner !... Depuis quatre jours, il n'a pas été question d'autre chose...

SYLVESTRE, *content de la voir contente.*

Alors, j'ai eu une bonne idée?

JEANNE

Je crois bien ! Ce n'est pas gai de ne se parler qu'au parloir, ou dans le salon de la directrice...

SYLVESTRE, *gaiement.*

Oh ! j'aime encore mieux le parloir, bien que chaque fois, sur mes vieilles jambes, je risque me casser le cou. C'est noir — beaucoup trop noir — et ciré — beaucoup trop ciré ! Alors on ne voit pas clair, mais on glisse. Heureusement, devant chaque chaise, il y a un petit tapis ! Quand on peut y atteindre, on est sauvé ! (*Riant.*) J'ai couru des périls pour vous, Jeanne !

JEANNE

Je le sais bien...

SYLVESTRE

Cela vous fait rire?... Je suis bien content.

Là-bas, vous ne riez pas assez. Dame, je comprends ça...

JEANNE

Pourtant, depuis quatre jours, il y avait de quoi rire... Mademoiselle Préfère ne tarissait pas de questions...

SYLVESTRE

Je croyais que nous ne devions pas parler d'elle, Jeanne...

JEANNE

Tout de même, il faut que je vous raconte... parce que je dis : il y avait de quoi rire... mais au fond cela me fâchait : « Comment vit mon-« sieur Sylvestre Bonnard?... Est-ce qu'il aime « la bonne chère?... Vous a-t-il parlé de ses habi-« tudes?... Quel âge a sa gouvernante? » Que sais-je encore?

SYLVESTRE

Et que répondiez-vous, Jeanne, à ce déluge de questions?

JEANNE

Je répondais : « Je ne sais pas, mademoi-« selle! »... Alors, elle : « Vous êtes une sotte,

« tous les détails de la vie d'un grand homme sont « importants. » Elle avait raison. Mais ça me déplaisait qu'elle eût raison... Et elle me faisait des gentillesses, tellement de gentillesses que j'en étais terrorisée... Ah ! c'est que c'est un tel changement avec... avant...

SYLVESTRE, *la regardant avec bonté.*

Pauvre petite Jeanne !

JEANNE

Mais maintenant... il y a un peu de soleil... Et puis... et puis il y a encore autre chose...

SYLVESTRE

Quoi donc?

JEANNE, *gaîment, un peu confuse.*

Je vais vous faire une confession, mon grand-père... J'ai reçu une lettre...

SYLVESTRE

Une lettre?

JEANNE

Oui... une lettre anonyme...

SYLVESTRE

Anonyme !... C'est abominable, Jeanne...

JEANNE, *même jeu.*

Oh ! non... au contraire... c'était très gentil...

SYLVESTRE

Très gentil, une lettre anonyme...?

JEANNE

Oui. Tenez, la voilà... Je vous l'ai apportée...

SYLVESTRE, *avec une stupeur comique.*

Mais, ma petite Jeanne, ce sont des vers !

JEANNE, *baissant la tête.*

Mais oui, mon grand-père...

SYLVESTRE, *regardant la lettre, avec un bon sourire d'indulgence gaie et attendrie.*

Ce sont des vers... (*Il lit avec étonnement.*)

Une étoile était a ciel nuager...
Le bon Dieu l'en a fait descendre...
Et le ciel n'a plus son astre léger,
Mais nous avons Jeanne Alexandre !

On la cache, elle qui brilla !
Je l'aperçus l'autre semaine
Chez vous, ô Préfère, il y a
Une étoile qui se promène...

Ce sont des vers !... ce sont même de mauvais vers... mais ce sont des vers !...

JEANNE, *gaiement, avec une protestation.*

De mauvais vers... mais je ne trouve pas.

SYLVESTRE, *aussi ingénu qu'elle... en son style.*

Comment, Jeanne, vous ne trouvez pas?... Mais alors, ma petite enfant, pour être dénuée à ce point de jugement, vous l'aimez?

JEANNE

Qui, monsieur Bonnard?

SYLVESTRE

L'anonyme !

JEANNE, *gentille et franche.*

Je ne le connais pas — mais je ne le trouve pas mal.

SYLVESTRE, *avec un bon attendrissement.*

Ah Primavera !... gioventu, dell' anno !
O Gioventu ! Primavera della vita !

JEANNE

Qu'est-ce que vous dites?

SYLVESTRE, *même jeu.*

Je dis des vers, mon petit ! Moi aussi... bien que ce ne soit plus de mon âge et que les vers sur ma bouche me semblent aussi déplacés que des papillons sur un buste de marbre... *Ah! Gioventu, primavera della vita* : « O Jeunesse ! Printemps de la vie ! » Dites donc, Jeanne, si je le tenais, cet anonyme, je l'accablerais de reproches ! Envoyer des vers à une pensionnaire !... Mais où? Comment? c'est très mal !... Et pourtant je ne lui en veux pas trop ! Ce sont des vers bien innocents et qui semblent vous avoir fait plaisir... Par exemple, si je le tenais !... Et comment croyez-vous qu'il est ? Avez-vous quelque idée de lui...

JEANNE

Aucune exacte... j'ai trouvé ces vers avant-hier dans un livre que j'avais laissé au parloir !

Je devine peut-être qui c'est... Mais je me trompe sans doute... et j'aimerais mieux ne pas accuser...

SYLVESTRE, *riant.*

Un innocent!... Ah! Clémentine! Clémentine! cela ne vous rappelle-t-il pas notre jeunesse et les doux billets que je glissais respectueusement dans votre petit livre de messe... billets bien innocents aussi et pleins de rayons comme votre âme!... Le temps passe et ce sont nos petits-enfants qui aujourd'hui écrivent des vers!

JEANNE

De beaux vers.

SYLVESTRE, *intransigeant là-dessus.*

Non, mon enfant, non, pas de beaux vers! (*Avec un bon sourire.*) Mais ça ne fait rien. Est-ce que le cœur est difficile? — Qu'est-ce qu'elle a dit, mademoiselle Préfère?

JEANNE, *vivement.*

Mademoiselle Préfère? Mais elle n'a rien dit du tout, mon grand-père! Vous ne pensez pas que je lui ai montré ce billet...?

SYLVESTRE

Comment, vous ne lui avez pas montré?... Et pourquoi donc?

JEANNE

Parce que je la déteste et qu'elle est méchante !... Tandis que vous...

SYLVESTRE

Moi... Jeanne !

JEANNE, *du fond de l'âme.*

Vous, vous m'aimez de tout votre cœur, aussi, moi, je dois tout vous dire...

SYLVESTRE, *heureux et attendri.*

Logique admirable de l'instinct !... Oui, mon petit, vous devez tout me dire... Je n'ai pas de sévérité. Je sais que vous êtes loyale et sans arrière-pensée, Jeanne. Restez ainsi. Gardez votre sang-froid et ne jugez pas ces vers trop jolis, mais ne vous en effarouchez pas... et si quelque chose vous fait plaisir ou vous inquiète, et quand vous saurez qui vous a écrit ce billet, venez le dire à Sylvestre Bonnard qui veillera sur vous et tâchera de vous éclairer...

JEANNE, *même jeu.*

Vous pouvez être sûr... je le ferai toujours.

Un petit temps.

SYLVESTRE, *la regardant.*

Quel âge avez-vous exactement, Jeanne?

JEANNE

Dix-huit ans et deux mois....

SYLVESTRE

Dix-huit ans! *O gioventu, primavera dell' anno!*

Entre Thérèse poussant Genlis.

THÉRÈSE

Tenez, monsieur, voilà un jeune monsieur qui veut vous parler...

Thérèse sort.

GENLIS, *à part, voyant Jeanne.*

Elle est là... (*Haut.*) Bonjour, maître. Je suis importun.

SYLVESTRE

Du tout, mon enfant, du tout...

GENLIS

Votre gouvernante ne m'a pas dit que vous aviez une visite...

SYLVESTRE

Mon enfant, Thérèse ne dit jamais rien. Elle ferme la porte au nez des visiteurs ou directement les jette au mien ! Mais quand c'est vous, Genlis, ça me fait plaisir !... Jeanne, je vous présente monsieur Genlis, que j'ai rencontré chez madame de Gabry, un jour qu'il y exprimait de fortes idées sur la littérature...

GENLIS

Maître, je vous en prie, soyez indulgent, ne me parlez plus de cela... J'étais un sot...

SYLVESTRE

Mais non, mon enfant, vous étiez un critique... Ce n'est pas du tout la même chose... J'aime la critique et la preuve, c'est que nous sommes devenus des amis. (*A Jeanne.*) Genlis a pris l'habitude de venir me voir. Nous bavardons... il ne dit plus du mal de mes livres, il raille agréa-

blement mes confrères et je lui trouve de l'esprit.

GENLIS

Je suis venu, mon cher maître, vous prier de me laisser consulter, pour ma thèse de l'École des Chartes, votre ouvrage sur les abbayes bénédictines et leur état en 1700...

SYLVESTRE, *enchanté.*

Et leur état en 1700 ! Vous avez raison, Genlis, c'est passionnant ! A votre disposition. Je vous aurais volontiers guidé à travers ce livre, mais j'ai du monde à déjeuner, mademoiselle Alexandre, maître Mouche son tuteur...

GENLIS, *continuant avec malice.*

Et mademoiselle Préfère, sa directrice. Je sais cela, mon cher maître.

SYLVESTRE, *étonné.*

Et comment savez-vous cela?

GENLIS

Parce que j'ai une sœur à l'institution et que, l'autre jour, au parloir, j'ai entendu

mademoiselle Préfère dire à une dame : « Je vais déjeuner jeudi chez mon cher et bon ami, Sylvestre Bonnard, de l'Académie française »...

SYLVESTRE

Tiens ! Tiens !... Elle a dit : « Mon cher et bon ami », Genlis ?

GENLIS

De l'Académie française !

SYLVESTRE, *regardant Jeanne.*

Mais alors, Jeanne, vous connaissez Genlis !

JEANNE, *avec une franchise un peu émue.*

...Il me semble avoir quelquefois aperçu monsieur...

SYLVESTRE, *regardant Genlis.*

Et vous, Genlis, vous connaissez mademoiselle Alexandre ?

GENLIS

Oui... il me semble... aussi... avoir quelquefois aperçu mademoiselle.

SYLVESTRE

Enfin... vous vous êtes aperçus... voilà, voilà... vous vous êtes aperçus...

(*Petit silence.*)

SYLVESTRE, *brusquement.*

Dites donc, Genlis, vous avez déjeuné?

GENLIS

Oui, mon cher maître, tout à l'heure, au d'Harcourt.

SYLVESTRE

Parfait... Eh bien, mon enfant, je vais vous chercher votre livre... Je vais vous le chercher... (*Puis, sur la porte, à part.*) J'ai l'idée que... cet élève de l'École des Chartes... fait des vers... de mauvais vers... mais des vers... (*Haut.*) Dites donc, Genlis, vous n'avez pas besoin d'un dictionnaire de rimes?

GENLIS, *vivement.*

Moi?... Pourquoi, mon cher maître?

SYLVESTRE

Parce que j'en ai un... et comme c'est un jouet

qui n'est plus de mon âge, je pourrais vous en faire cadeau...

Il rit avec malice et sort. On continue à le voir dans sa bibliothèque, cherchant le livre.

GENLIS, *souriant.*

Je crois bien, mademoiselle Alexandre, que monsieur Bonnard vient de se moquer de moi...

JEANNE, *même jeu.*

Je ne crois pas, monsieur Genlis. Monsieur Bonnard est toute gentillesse, toute indulgence...

GENLIS

Oh ! je sais bien ! C'est un vieillard simple et grand... et je l'aime beaucoup.

JEANNE, *vivement.*

Vous avez raison...

GENLIS

Il est regrettable que votre tuteur ne soit pas lui. Ce serait mieux que maître Mouche.

JEANNE

Certes... mais pour moi, désormais, dans ma

tête, je n'ai qu'un tuteur : c'est monsieur Bonnard... Il ne m'arrive rien que je ne lui dise.

GENLIS, *la regardant.*

Quoi, tout?

JEANNE, *même jeu.*

Certainement... tout...

Un petit temps.

GENLIS

Vous avez raison... Eh bien, mademoiselle... dites-lui...

JEANNE

Quoi donc?...

GENLIS

Dites-lui que j'ai bien envie d'accepter son dictionnaire de rimes...

JEANNE

Mais dites-le-lui vous-même, monsieur Genlis... Ceci est une question de travail qui ne regarde pas une petite pensionnaire, orpheline comme moi...

Elle répond avec malice, non comme une ingénue, mais comme une jeune fille franche et honnête qui sait la vie et est à la fois simple, gentille et digne.

GENLIS

Alors, si vous ne voulez pas lui en parler, dites-lui...

JEANNE

Quoi donc?

GENLIS, *qui s'intimide.*

Je ne sais pas, moi... dites-lui ce que vous pensez en ce moment-ci, par exemple...

JEANNE, *toujours dans la clarté.*

Je ne pense rien qui vaille la peine d'être dit... Je pense que je suis heureuse d'être ici, que le temps aujourd'hui est beau et que voici un régiment qui passe...

On entend en effet des cuivres et des tambours. Entre Thérèse qui met des fruits sur la table.

GENLIS, *avec une tendre moquerie.*

Bravo, mademoiselle Alexandre, voici de bien fortes pensées. Eh bien, moi aussi, je pense

que je suis heureux d'être ici, que le temps aujourd'hui est beau, que voici un régiment qui passe... que... maître Mouche et mademoiselle Préfère sont des épines... et... (*avec émotion*) qu'il y a pas d'épines sans rose... et...

Il n'a pas le temps d'achever, car Sylvestre Bonnard entre en se hâtant.

SYLVESTRE

Jeanne, ma petite enfant, écoutez les soldats... Je suis sûr que toutes les maisons ont ouvert leurs fenêtres... venez, venez, ne soyons pas les seuls... Nous allons nous mettre au balcon.

THÉRÈSE, *devant la table.*

C'est le deuxième régiment ce matin... Il y a prise d'armes aux Invalides... et il en passera bien encore.

Ils sont sur le balcon où ils disparaissent. On entend davantage la musique... Un temps... Coup de sonnette... Thérèse va ouvrir... et revient avec mademoiselle Préfère, dans une terrible robe bleue — et que suit maître Mouche.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *commandante.*

Veuillez annoncer mademoiselle Préfère.

THÉRÈSE, *brusque.*

Annoncer, pourquoi annoncer? Monsieur Bonnard est sur son balcon... On n'annonce pas ici! (*A part.*) Il en est venu de plus huppés que ça et qui s'annonçaient bien tout seuls.

Elle les plante là et retourne à sa cuisine en chantonnant gaiement l'air que joue en bas le régiment qui passe.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Vieille fée!... Enfin... supportons ça: elle pourrait être ma mère... (*A Mouche.*) Alors, vraiment, vraiment, vous me trouvez charmante ainsi? (*Elle tournoie.*)

MAITRE MOUCHE, *appuyant sur les syllabes.*

Ravissante! L'oiseau bleu! Ah! ce n'est pas pour moi que vous feriez de pareils frais!

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Pour vous, maître Mouche, grands dieux, non!

MAITRE MOUCHE, *narquois.*

Vous avez bien raison, nous nous connaissons trop l'un l'autre...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *regardant autour d'elle et continuant à tournoyer.*

Que de livres !... Vous aviez raison tout à l'heure, dans la rue... Il y en a pour une fortune !

MAITRE MOUCHE, *la regardant gravement.*

Une fortune !...

Un temps.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *s'avançant brusquement vers le balcon.*

Allons-y !... (*Elle s'arrête.*) Mais quel est ce jeune homme dont j'ai vu le chapeau dans l'antichambre?

MAITRE MOUCHE

Je ne sais pas. Quelque niais d'étudiant !... Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit : « Le lycée « Sylvestre Bonnard... l'éducation par le charme... « par la tendresse... les poneys... les colibris »... Patte de velours... patte de velours... (*Avec mépris.*) C'est un bienfaiteur...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *toute frissonnante.*

N'en dites pas de mal... n'en dites pas de mal... il est charmant... Allons-y... (*Elle se précipite vers le balcon en criant.*) Cher maître! cher maître! où êtes-vous, cher maître?

Apparaît Sylvestre Bonnard dans l'encadrement de la fenêtre.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *frétillante devant lui.*

Ah! le voilà! voilà notre grand homme! Il était sur le balcon!! sur son balcon!! Que c'est gentil, que c'est donc gentil!

SYLVESTRE, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle'a? (*Il entre dans l'appartement. Haut.*) Bonjour, mademoiselle Préfère...

Il descend en scène.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec des révérences, passant devant lui.*

Bonjour, cher maître, bonjour...

SYLVESTRE, *à part.*

Dieu, qu'elle est laide dans cette robe bleue... un singe, un vrai singe...

Il lui sourit éperdument.

MAITRE MOUCHE, *à part, jubilant.*

La robe bleue produit son effet... On dirait un Enfant-Jésus !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *sautant, avançant, reculant, trottinant.*

Où est cette petite? Cette chère petite? Cette heureuse mignonne ! Je ne vivais pas ! Je m'en voulais de l'avoir laissée seule ! J'avais peur qu'il ne lui fût arrivé quelque chose ! Ah ! la voilà ! la voilà ! avec monsieur Genlis... bonjour, monsieur Genlis, bonjour !

Les deux jeunes gens demeurent interdits.

SYLVESTRE, *à part.*

Ils ont peur !

Elle se retourne brusquement vers Sylvestre.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Ah ! que c'est mignon chez vous ! Que c'est donc mignon ! Ah ! on respire l'intelligence ! On est oppressée ! L'air des cimes ! On est trop haut ! On plane ! on plane ! Quelle altitude ! quelle sérénité !

MAITRE MOUCHE, *à part.*

Quel gouffre !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *déchaînée.*

C'est une extase ! Une véritable extase ! Ah ! tous ces livres ! Tous ces livres que vous avez lus ! Quel savant ! Il sait tout ! Vous savez tout !

SYLVESTRE, *dissimulant une forte envie de rire.*

Mais non, mademoiselle Préfère, mais non, je ne sais pas tout ; j'ai trop lu ! Il n'y a pas un de ces livres qui n'en démente un autre. Quand on les connaît tous, on ne sait plus que penser !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *impétueuse.*

Merveilleux ! Quelle réponse! Merveilleux ! « On ne sait plus que penser ! » Ça ne fait rien, ça ne fait rien ! Je veux les lire tous ! Nous en parlerons ! N'est-ce pas, mon cher maître? Et puis nous les ferons lire à Jeanne, à cette chère petite Jeanne ! Et puis à maître Mouche, à ce cher maître Mouche !

SYLVESTRE, *l'imitant, imperturbable.*

C'est ça, c'est ça, et puis à Thérèse ! A cette chère Thérèse !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *lancée.*

A cette brave Thérèse !

SYLVESTRE, *même jeu.*

A cette sainte Thérèse !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *intrépide.*

C'est ça ! c'est ça ! (*S'arrêtant, un peu inquiète.*) Mais qui est-ce, Thérèse?

SYLVESTRE, *placide.*

C'est ma bonne, mademoiselle Préfère...

Un temps. Il y a deux regards échangés : l'un gai, entre Jeanne et Genlis; l'autre vexé entre maître Mouche et mademoiselle Préfère.

SYLVESTRE, *continuant.*

Et même, si vous le permettez... (*Il ouvre la porte de droite et appelle.*) Thérèse, Thérèse, nous avons faim...

(*Il referme la porte.*)

GENLIS

Et mon livre, mon cher maître?

SYLVESTRE

Il est là sur l'antiphonaire, Genlis. Consultez-le pendant que nous déjeunons...

GENLIS

C'est ça, mon cher maître... Bon appétit, mademoiselle Jeanne...

JEANNE

Travaillez bien, monsieur Genlis.

Genlis entre dans la bibliothèque et ferme la porte.

(Pendant ce temps :)

MAITRE MOUCHE, *à mademoiselle Préfère.*

Calmez-vous... n'en faites pas trop... du tact... du tact... de la diplomatie...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *pincée.*

Mais oui, mon ami, mais oui...

SYLVESTRE

A table !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec grâce.*

J'enlève mon chapeau.

Ce qu'elle fait.

MAITRE MOUCHE

Quelles belles boucles!... Vous êtes coiffée comme un agneau...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *minaudant.*

Mais... mais...

SYLVESTRE, *à part, effrayé.*

Elle bêle...

MAITRE MOUCHE

... Comme un agneau!

SYLVESTRE, *à part.*

C'est à vous dégoûter de l'agneau!

Entre Thérèse qui apporte le premier plat.

THÉRÈSE, *apercevant le chapeau de mademoiselle Préfère.*

Eh là! qu'est-ce que je vois? Oh! non! pas de nippes sur les meubles!

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Comment?

THÉRÈSE, *emportant le chapeau et désignant les boucles.*

Fallait garder ça sur votre tête !... Ou enlever le tout.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *furieuse.*

L'étrange personne, mon cher maître...

SYLVESTRE, *cependant qu'ils commencent à déjeuner.*

C'est la vierge forte de l'Évangile. Elle est toute vertu ! Alors, elle est inattaquable, mademoiselle Préfère... Il faut bien que je la supporte... et mes amis en font autant...

MAITRE MOUCHE, *gracieux.*

Trop heureux de souffrir en votre compagnie.

SYLVESTRE

Mais je ne souffre pas, maître Mouche, je la laisse parler : il faut toujours laisser parler les

gens... sans quoi, ils pensent du mal silencieusement...

MAITRE MOUCHE, *vaguement sardonique.*

Ce serait un des principes de votre lycée : jamais de punitions pour bavardage...

SYLVESTRE

Jamais. — L'autorité doit se suffire par le prestige...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *mielleuse.*

Oh ! certainement, certainement. N'est-ce pas, Jeanne?

JEANNE

Je n'ai pas d'opinion, mademoiselle...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *même jeu.*

Mais pourquoi donc, ma chère petite. Il faut en avoir. C'est une conversation qui vous intéresse. N'enseignez-vous pas déjà les petits? Et puis, la discussion est ouverte... parlez... parlez... il n'y a ici que votre bonne directrice, votre bon tuteur, parlez...

JEANNE

Eh bien, mademoiselle, il n'y a qu'une façon de se faire obéir : c'est de se faire aimer.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec éclat.*

Bravo ! quelle petite cervelle ! Bravo ! (*Elle se retourne vers Sylvestre.*) Je vous obéis, mon cher maître, je vous obéis. Commandez-moi ! que dois-je faire?

SYLVESTRE, *inquiet.*

Je ne sais pas, mademoiselle Préfère ! — Buvez un peu, tenez ! Vous ne buvez pas !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *même jeu.*

Je bois !

SYLVESTRE

Et vous, maître Mouche... N'aimez-vous pas mon vin?

MAITRE MOUCHE, *finement.*

Je ne l'aime pas. J'aurais peur de lui obéir.

SYLVESTRE, *qui, à part lui, pense : « quel imbécile ».*

Vous êtes spirituel, maître Mouche...

MAITRE MOUCHE, *ravi.*

Assez spirituel, monsieur !... L'esprit est un passe-temps d'honnête homme !

SYLVESTRE, *ingénument.*

C'est une ruine !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *étourdiment.*

Oh ! ça ne l'a pas empêché de faire fortune.

MAITRE MOUCHE, *pincé.*

Oh ! fortune... fortune ! Ce sont mes clients qui font fortune... et puis, qu'est-ce que la fortune à côté de la gloire !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *elle roule ses yeux vers Sylvestre.*

Ah ! la gloire... la gloire... le chemin des cœurs ! Parlez-nous-en, vous ?

SYLVESTRE, *avec tout son tact supérieur, évitant de comprendre.*

La gloire, mademoiselle... Mais je ne sais pas... à moins que ce soit une indemnité... un pis aller... une chimère avec quoi on essaie, en vain, de se consoler quand on n'a pas épousé Clémentine... Je suis un Philémon dont la Baucis a toujours vingt ans... et qui m'a confié sa petite-fille. *Il regarde Jeanne avec émotion.*

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec bassesse, sur un signe de Mouche.*

Je suis bien heureuse de vous le dire, mon cher maître : je suis ravie de Jeanne depuis quelque temps... N'est-ce pas, mon enfant?

JEANNE, *ingénument de ton, mais avec une ironie profonde.*

Mais oui, mademoiselle. C'est sans doute la grâce. J'avais tous les défauts du monde et maintenant je ne les ai plus. J'étais la honte de l'institution et maintenant j'en suis le modèle. J'étais laide, et sans doute je le suis encore, mais les servantes ne me le disent plus. Il faut que

j'aie beaucoup changé et certainement c'est un miracle.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *cachant son fiel.*

Vous avez sans doute beaucoup prié, mon enfant...

JEANNE, *avec gravité.*

Oui, mademoiselle, j'ai beaucoup prié.

MAITRE MOUCHE, *avec un sourire de sacristie.*

Et vous avez été exaucée !

JEANNE, *même jeu.*

Oui, maître Mouche, j'ai été exaucée.

SYLVESTRE, *la regardant.*

Ce n'est pas étonnant, Jeanne. La vie n'est pas méchante.

MAITRE MOUCHE, *hypocrite.*

Oh ! non. Ce sont les gens qui le sont...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *même jeu.*

Hélas !

SYLVESTRE

Ah ! voilà Thérèse...

THÉRÈSE, *apportant un poulet, triomphante.*

Monsieur, mon poulet est mal cuit !... C'est de votre faute, ma petite demoiselle... oui... j'ai voulu vous faire une chatterie, des profiteroles... Et, pendant que je les faisais, j'ai oublié de retourner le poulet. (*Plus triomphante encore...*) Alors il n'est cuit que d'un côté...

SYLVESTRE

Mais Thérèse, j'ai l'horreur de ça !

THÉRÈSE, *victorieuse.*

Allez donc... vous le mangerez tout de même ! Il y a bien des peuplades, à ce qu'on dit, où l'on mange les lapins vivants...

Elle sort.

MAITRE MOUCHE, *sarcastique.*

C'est la servante de Molière !

SYLVESTRE, *offrant le plat à mademoiselle Préfère.*

Rassurez-vous, je vous en prie, Thérèse cherche les compliments et son poulet est fort bien cuit...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *prenant une aile.*

Heureusement ! Ce serait si navrant qu'un homme comme vous ne fût pas bien servi... A propos, vous savez que, maintenant, Jeanne mange à ma table...?

MAITRE MOUCHE, *enthousiaste.*

Parfait... vous êtes gâtée...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *infâme.*

Oh ! oui, elle est gâtée... pour sûr qu'elle est gâtée. C'est un plaisir !... Ah ! c'est que, quand il faut que je sois sévère, je ne peux pas...

MAITRE MOUCHE, *agitant une cuisse de poulet.*

Vous êtes une nature d'élite... toute douceur... et dévouement...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *mangeant une aile.*

Je crois, oui, je crois !... (*Elle pousse un soupir à fendre les bibliothèques.*) Je suis sensible comme une fleur!... Quand j'étais étudiante... mais ne parlons pas de moi... parlons du Maître...

Ah ! quand je pense que, vous aussi, vous avez été étudiant... Vous étiez beau déjà... (*Elle lui fait des yeux de carpe.*)

SYLVESTRE, *avec gaîté.*

Je ne crois pas que j'étais beau, chère mademoiselle. J'avais une aimable vivacité... voilà tout... (*On entend à nouveau une musique militaire.*) Parbleu ! voici encore un régiment...

JEANNE, *se levant, rapide.*

Oh ! grand-père, je vais voir, vous permettez...

SYLVESTRE

Allez, petite-fille, allez...

JEANNE, *ouvrant la porte de la bibliothèque.*

Monsieur Genlis... Monsieur Genlis... venez donc voir.

Elle court à la fenêtre et passe sur le balcon.

GENLIS

Voilà, voilà...

Il suit Jeanne.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *impérieuse, à Mouche, profitant de ce que Sylvestre regarde les deux jeunes gens.*

Suivez-les... suivez-les... Mouche...

MOUCHE

J'y vais aussi.

Il se précipite sur le balcon. Sylvestre avec terreur s'aperçoit qu'il reste seul auprès de mademoiselle Préfère. Il veut se lever.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *le forçant à rester assis.*

Oh! non! pas nous!... pas nous!... Nous restons... Causons... laissons cette folle jeunesse... (*Langoureusement.*) Profitons de la minute qui passe...

SYLVESTRE, *désespéré, à lui-même.*

Ah! mon Dieu! (*Il veut se lever.*) Non, non, je vous assure... j'adore voir passer les militaires...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *le tenant captif.*

Mais non, mais non: ne nous occupons pas de ces prétoriens... Ah! cher maître! cher

maître ! (*Un grand soupir, un regard, puis, brusque, dramatique.*) Ne me trouvez-vous pas bien fatiguée?

SYLVESTRE, *vivement.*

Si, si, je vous trouve bien fatiguée. (*Il se lève.*) Allons prendre l'air.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *le rasseyant.*

Ce sont les nuits... les nuits blanches ! les nuits sans dormir !

SYLVESTRE, *effondré, à part.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Les nuits où je pense à vous... car je ne cesse d'y penser... depuis que je vous ai vu ! Ah ! que cette musique est inopportune.
Elle se précipite et ferme la fenêtre du balcon.

SYLVESTRE, *pouvant enfin quitter sa place et fuyant vers son bureau.*

Elle m'enferme !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *revenant vers lui.*

Là ! nous sommes seuls !... Maintenant causons !... Comment vivez-vous ?...

SYLVESTRE, *vivement.*

Tout seul !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *le suivant.*

Quelle horreur ! Cette nuit, j'ai eu une vision...

SYLVESTRE, *à part, en fuyant,*

C'est une hystérique...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *même jeu.*

Je vous ai vu, râlant sur votre lit...

SYLVESTRE

Ah ! mon Dieu ! Mademoiselle Préfère, vous aviez sans doute lu *Athalie* hier soir...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Ne plaisantez pas... Vous râliez. D'horribles démons qui représentent les maladies dansaient une sarabande autour de vos rideaux. Il y avait les quintes, les spasmes, les étouffements, l'apoplexie...

SYLVESTRE, *qui a presque envie de rire malgré son effroi.*

Il y avait tout ça vraiment...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *tragique.*

Tout ça!... Vous appeliez... J'allais vers vous... et, pour arriver jusqu'à votre lit, j'ai dû piétiner le corps de votre bonne... (*avec dégoût*) qui dormait lourdement et ne vous soignait pas !

SYLVESTRE, *même jeu que plus haut.*

Elle n'avait sans doute rien entendu? Ça ne m'étonne pas ; elle est sourde !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *s'agitant.*

Sourde ! Sourde auprès d'un homme comme vous ! Ah ! cette vision ! Un peu plus, j'accourais tout de suite. Mais je me suis retenue.

SYLVESTRE

Vous avez bien fait, mademoiselle Préfère. D'abord je n'étais pas malade du tout et je dormais paisiblement, je vous l'assure. Et puis vous auriez réveillé Thérèse.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *désespérée.*

Thérèse couche dans l'appartement?

SYLVESTRE

Mais parfaitement, parfaitement, depuis trente ans, sur un petit lit de sangle. Vous l'auriez réveillée bien qu'elle soit sourde, et comme elle n'aime pas qu'on la réveille...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *se pâmant.*

Un homme comme vous! Cette gouvernante!... Ah! mariez-vous! mariez-vous! Il y a des femmes exquises... qui aiment la gloire... qui sont dévouées, intelligentes, sentimentales. Il y en a... que ne feraient-elles pas pour un... pour un académicien!... Moi, par exemple... je ferais... je ferais... je ne sais pas ce que je ferais...

SYLVESTRE, *poliment.*

C'est trop... c'est trop...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Oh! non, ce n'est pas trop! Ce n'est pas trop!

(*Elle se calme.*) Je n'en ai pas l'air, mais je suis une excessive !

SYLVESTRE, *comme on fait aux folles.*

Non, vous n'en avez pas l'air, vous n'en avez pas du tout l'air...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Eh bien... je bous... je bous...

SYLVESTRE, *vivement.*

Oui, oui, il fait très chaud... il faut ouvrir la fenêtre...

Il se hâte vers la fenêtre.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *se levant d'un bond.*

Pas encore ! ah ! comprenez-moi ! (*Elle est entre lui et la fenêtre, nette.*) Me comprenez-vous ?

SYLVESTRE

Je crois... je crois... Il me semble... Vous me... conseillez de me marier...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *soudain très calme.*

Je vous le conseille. Croyez-moi. Un homme comme vous. Il le faut ! Ayez un enfant !

SYLVESTRE, *à part.*

Elle est écœurante !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *inspirée.*

La France a besoin de génies ! Un Sylvestre Bonnard ne suffit pas !... Il en faut d'autres !... Je les élèverai. Vous serez Booz. Dieu le veut !

SYLVESTRE, *à part.*

Elle recommence à entendre des voix. (*Il rassemble son énergie.*) Permettez-moi d'ouvrir la fenêtre !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Soit. Mais que répondez-vous?... Vous allez vous marier?

SYLVESTRE, *décidé à tout pour en finir.*

Mon Dieu, mademoiselle Préfère, si vous y tenez beaucoup, je réfléchirai, c'est entendu, je réfléchirai. (*Avec force.*) Mais, pour l'amour du ciel, laissez-moi ouvrir la fenêtre. (*Et comme elle semble hésitante, furieux.*) Dieu le veut !

Et il l'ouvre ; depuis les trois ou quatre dernières secondes, maître Mouche regardait derrière les vitres.

SYLVESTRE, *criant vers le balcon aux jeunes gens.*

Mais qu'est-ce que vous faites sur ce balcon ! Venez ! Venez !

MAITRE MOUCHE, *redescendu, à mademoiselle Préfère.*

Il crie au secours?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Mais non, mais non, il a dit oui !

MAITRE MOUCHE

Bravo !

Ils sont maintenant tous les deux près de la table. Jeanne et Genlis apparaissent devant la fenêtre.

SYLVESTRE, *à Jeanne et à Genlis.*

Vous ne vous êtes pas aperçus que vous étiez enfermés?

JEANNE

Enfermés?

GENLIS

Mais non? Comment?

JEANNE, *le regardant.*

Qu'est-ce qu'il y a eu?

Ils sont descendus dans l'appartement.

SYLVESTRE, *s'efforçant de calmer son agitation.*

Rien, rien, mes enfants, rien... (*Il les prend chacun par un bras et s'avance au milieu d'eux, les tenant bien, comme quelqu'un qui revient au monde.*) Ah! mes enfants! mes petits enfants! Que je suis content de vous revoir! Ma petite Jeanne!... Et vous aussi, Genlis. (*Avec un reproche profond et comique.*) Mais qu'est-ce que vous faisiez donc sur ce balcon?

JEANNE, *riant.*

Comment? qu'est-ce que nous faisions? Nous regardions les militaires...

GENLIS, *gaiement.*

Vous auriez dû venir, monsieur Bonnard...

SYLVESTRE, *profondément.*

Oui, j'aurais dû...

Ils marchent tous les trois, se tenant.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *de loin, près de maître Mouche.*

Monsieur Bonnard avait mieux à faire.

JEANNE.

Quoi donc?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *papillotante.*

Vous êtes curieuse, ma chère enfant...

Entre Thérèse.

THÉRÈSE

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là, plantés en deux camps? Il y a-t-il donc quelqu'un de malade? (*A mademoiselle Préfère.*) C'est-il vous, madame la frisée? (*A tous.*) Allons, allons, asseyez-vous! Mangez ma crème. (*A mademoiselle Préfère.*) Ça vous fera du bien si vous avez l'estomac aigri!

SYLVESTRE, *revenu près de la table avec Jeanne et Genlis, colère soudain.*

Thérèse, taisez-vous! Vous étiez une tortue, vous devenez une pie! Laissez-nous manger tranquilles.

THÉRÈSE

Eh ! là ! qu'est-ce que vous avez, monsieur? Faut pas crier comme ça ! Vous avez donc vu la Fouinarde?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

La Fouinarde?

THÉRÈSE, *narquoise.*

On dit ça chez nous. La Fouinarde est une sale bête qui se jette à la tête des gens ! Alors, ils ont peur, ça les fait crier !

Elle sort.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *pincée.*

C'est une drôle d'histoire !

Jeanne et Genlis rient. On se rassoit.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Qu'est-ce que vous avez à rire, mon enfant?

JEANNE

Mais je n'ai rien, mademoiselle. Je ris parce que je suis contente.

SYLVESTRE

Bien, mon petit. Riez, riez !... Et vous aussi, Genlis, riez — et asseyez-vous... Si vous ne riiez pas, ce serait terrible ; ça prouverait que notre vieillesse se gagne...

JEANNE

Oh ! ce n'est pas être vieux que d'être comme vous, monsieur Bonnard. Il y a des grands pays d'altitude qui ont de la neige, même au printemps ; ça ne veut pas dire qu'ils ne sont plus jamais au printemps !... Ça veut dire qu'ils sont très élevés, voilà tout !...

SYLVESTRE, *avec un bon sourire.*

Vous êtes un petit poète, Jeanne.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec un méchant sourire*

Vous faites honneur à mon éducation, mon enfant...

MAITRE MOUCHE, *avec un sourire doctoral.*

N'est-ce pas? Le reflet vient de la lampe !

SYLVESTRE, *avec une impatience qu'il arrive mal à cacher.*

Que d'images, mon Dieu, que d'images !

MAITRE MOUCHE, *appuyant.*

Nous sommes sages comme des images.

Il rit beaucoup de ce qu'il vient de dire.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *à Jeanne.*

Pourquoi ne riez-vous pas, mon enfant?

SYLVESTRE, *souriant toujours, mais avec une impatience qu'il n'arrive plus à cacher.*

Chère mademoiselle, laissez-la rire ou ne pas rire. Le rire est un papillon. Il peut mourir d'un coup d'épingle.

MAITRE MOUCHE, *bruyamment.*

Charmant ! Charmant !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *roulant ses yeux.*

Tout ce qu'il dit sent son grand homme !

Jeanne et Genlis rient.

GENLIS

Voulez-vous ne pas rire, mademoiselle...

JEANNE

Il faut bien rire, quand on mange de la crème.

Elle rit.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *d'un ton pincé.*

Ah ! cette jeunesse !

SYLVESTRE

C'est l'heure d'or ! amour, gaîté, espoir ! (*Sans intention apparente.*) Envions-la — sans imiter, mademoiselle Préfère. — Encore vous, Thérèse ?...

THÉRÈSE, *avec un plateau à café.*

Voici votre café, monsieur... Ici, ou dans la bibliothèque ?

GENLIS

Oh ! dans la bibliothèque, monsieur Bonnard !...

SYLVESTRE

Eh bien, dans la bibliothèque.

On se lève.

THÉRÈSE, *à Jeanne, puis à Genlis.*

Tenez, ma petite demoieslle, portez-moi donc le pot au lait. Et vous, monsieur, le sucrier... Là, c'est gentil d'aider les vieux...

GENLIS, *à Jeanne en entrant dans la bibliothèque.*

Comme vous êtes gentille avec ce pot au lait, mademoiselle Jeanne !

JEANNE, *gaiement.*

Mais je suis gentille avec tout le monde, monsieur Genlis.

Ils sont entrés tous trois dans la bibliothèque. Sylvestre va les suivre, mais, par un vif mouvement, mademoiselle Préfère l'a devancé, lui barre la route et ferme la porte.

SYLVESTRE, *à part, désespéré.*

Encore ! Mais c'est un monstre, cette femme-là !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *dressée devant la porte comme une amphore ébréchée.*

Une minute ! Maître Mouche... on a à vous parler.

MAITRE MOUCHE, *d'un air entendu.*

Oui... je l'ai deviné... je l'ai deviné...

Ils prennent, chacun par un bras, Sylvestre Bonnard, effondré d'être entre eux, exactement comme il était tout à l'heure entre Jeanne et Genlis.

MAITRE MOUCHE, *avec un horrible sourire.*

Vous voilà entre nous, comme tout à l'heure entre cette jeunesse.

SYLVESTRE

Oui... oui... je vois bien. (*A part.*) C'était mieux tout à l'heure...

Il est entraîné par eux jusqu'au canapé. Ils s'assoient auprès de lui, lui au milieu toujours.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Maître Mouche, mon vieil ami Mouche, marquez ce jour d'un caillou blanc !

MAITRE MOUCHE, *avec éclat.*

Je le marque !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec un sourire atrocement doux.*

Veni, Vidi, Vici ! Je suis venu ! J'ai vu ! J'ai vaincu... (*Elle minaude.*) Vous voyez, cher bon ami, je me compare à Jules César.

SYLVESTRE, *poliment.*

C'est encore modeste, mademoiselle. (*A part.*) Elle aurait pu se comparer à Cléopâtre !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *victorieuse.*

J'ai parlé. J'ai été entendue...

SYLVESTRE, *plaintif.*

Oui, oui, elle a parlé...

MAITRE MOUCHE, *approbatif.*

Elle a été entendue !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

J'ai dit à notre cher ami, tout notre intérêt passionné. Le vôtre, cher Mouche, et le mien...

SYLVESTRE, *à part, recroquevillé.*

Chère guêpe...

Il la regarde avec terreur.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Je lui ai dit l'horreur que nous inspirait sa triste situation de génie abandonné dans la gloire, aux mains d'une vieille bonne sourde, parmi des livres poussiéreux... Je lui ai dit : « Assez de célibat ! Mariez-vous. »

MAITRE MOUCHE

Et qu'a-t-il répondu?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Il m'a répondu ! Cher ange, j'accepte !

Elle saisit avec transport la main gauche de Sylvestre Bonnard.

MAITRE MOUCHE, *il saisit la main droite.*

Je vous félicite, mon cher maître ! (*Doctoral.*) Tout-est-bien-qui-finit-bien.

Sylvestre Bonnard est saisi d'un effroi écœuré. Il se lève, après s'être dégagé.

SYLVESTRE, *avec toute la dignité possible.*

Maître Mouche, en voilà assez. Madame, je me serai mal expliqué tout à l'heure, ou je vous aurai mal comprise. Dans les deux cas, une

déclaration est nécessaire. Permettez-moi de la faire tout uniment. Non, je ne vous ai pas entendue! Non, je n'ai rien accepté. J'ignore absolument le parti que vous avez en vue pour moi et si même vous en avez un. Mais, dans aucun cas, je ne veux me marier. Ce serait à mon âge une impardonnable folie et je ne peux encore, à l'heure qu'il est, me figurer qu'une personne de sens ait pu me donner un tel conseil! J'ai même tout lieu de croire que je me trompe et que vous ne m'avez rien dit de semblable. Dans ce cas, vous excuserez un vieillard déshabitué du monde, peu fait au langage des dames et désolé de son erreur... et vous me permettrez d'aller rejoindre dans ma bibliothèque la petite-fille de Clémentine, cause unique de ce petit déjeuner de garçon...

Il salue et entre dans la bibliothèque, suivi par les yeux ronds de mademoiselle Préfère et par les yeux aigus de maître Mouche.

MAITRE MOUCHE, *effondré.*

Eh bien, chère amie, eh bien? Mais voilà de l'inattendu...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *pâle de rage.*

L'horrible vieillard !... Le même affront m'a été fait quand j'avais vingt ans par un étudiant en médecine ! Oh ! mais je me suis vengée...

MAITRE MOUCHE, *les mains jointes.*

Le vitriol?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Non : la lettre anonyme. Mais cette fois, je trouverai mieux... L'horrible vieillard ! (*Elle va pleurer.*) Je l'aimais, Mouche !

MAITRE MOUCHE, *lui tapotant dans les mains.*

Allons, allons, du courage...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Je n'en aurai pas, Mouche. Mais j'aurai de la haine, du venin...

MAITRE MOUCHE, *doucement.*

Parfait ! Parfait ! Du venin ! Parfait ! C'est excellent... (*Il pousse un soupir.*) C'est dommage !... Tous ces livres : il y en a pour beaucoup d'argent... et l'institution ne va pas très bien...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *nerveuse.*

Laissez-moi tranquille avec votre institution...

MAITRE MOUCHE, *s'éloignant un peu.*

Ce n'est pas la mienne, chère amie ! Moi, mon étude va très bien...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Parbleu ! Si vous avez traité tous vos clients comme le père de Jeanne Alexandre... (*Elle s'arrête ; on sent qu'elle vient de trouver sa vengeance.*) Ah ! celle-là... Elle n'est pas encore majeure !... Dites donc, Mouche... Emmenez-la sous un prétexte.

MAITRE MOUCHE

Entendu ! (*Il la regarde.*) Ne vous désolez pas, chère amie : nous avons encore un atout. Mais du calme, du calme, de la dissimulation, de la politique...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *doucement.*

Emmenez-la, soyez aimable en chemin. Et qu'on l'enferme à double tour, et au secret, à

l'infirmerie, dès qu'elle sera rentrée ! L'horrible vieillard !

Revient Sylvestre qui entre et laisse ouverte la porte de la bibliothèque.

SYLVESTRE, *à part, inquiet.*

Qu'est-ce qu'ils font?... Je n'ai rien voulu raconter à ces enfants!... Ils rient et sont heureux !... Il faut amadouer cette Putiphar... car la maîtresse partie... adieu l'élève...

Mademoiselle Préfère s'est retournée et lui sourit éperdument. Sylvestre Bonnard en fait autant... Ils sourient... sourient... en se regardant comme deux duellistes.

MAITRE MOUCHE, *rompant le silence et approbatif.*

Voilà !... Voilà !... Souriez, mon cher maître... souriez, mademoiselle Préfère. Soyez amis... Tout le reste n'est qu'une fumée... N'en parlons plus ! N'y pensons plus ! Pfuut !

SYLVESTRE, *aussi aimable que possible.*

Surtout, chère mademoiselle Préfère, que j'ai pour vous, n'en doutez pas, les sentiments les moins hostiles...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec un sourire pâle.*

Vous êtes un enfant, mon cher maître, un véritable enfant...

MAITRE MOUCHE, *même jeu.*

L'ingénuité... des grands hommes...

Ils se sourient tous les trois avec haine.

MAITRE MOUCHE, *affreusement gracieux.*

Voilà... voilà... Ah !.. qu'on apprend des choses en votre compagnie... quel dommage qu'il faille si tôt la quitter !... Mais les devoirs de mon étude... Et puis je dois aller avec ma chère pupille chez le docteur... oui, chez le docteur... ah ! c'est que j'ai conscience de ma responsabilité... je suis un vrai tuteur...

Dans la bibliothèque, Jeanne et Genlis regardent un livre. On les voit très bien et on les entend rire.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *l'appelant.*

Jeanne, ma chère enfant !... Mettez votre chapeau.

JEANNE, *se levant.*

Oh ! Mademoiselle ! Déjà !

SYLVESTRE, *inquiet.*

Vous avez bien le temps, maître Mouche...

MAITRE MOUCHE, *souriant.*

Non... vraiment, non... nous avons déjeuné tard...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *souriante.*

Allons, Jeanne, obéissez...

Jeanne regarde Sylvestre.

SYLVESTRE, *doucement et dominant son émotion.*

Mettez votre chapeau, mon enfant. J'irai vous voir cette semaine... et dimanche nous irons à la Comédie. Vous viendrez aussi, Genlis?

GENLIS

Mais bien volontiers, mon cher maître...

JEANNE *a mis son chapeau, tristement.*

Alors... au revoir, mon grand-père!

SYLVESTRE, *avec émotion.*

Au revoir... ma petite-fille...

Ils se tiennent une longue seconde les mains. Pendant ce temps :

GENLIS, *à maître Mouche.*

Je vais peut-être de votre côté.

MAITRE MOUCHE, *poliment sarcastique.*

Oh ! non, monsieur, non, nous allons prendre une voiture. (*Puis s'inclinant mielleusement, à Sylvestre.*) Au revoir, mon cher maître... au revoir.

SYLVESTRE

Au revoir, monsieur.

Mouche sort avec sa pupille, accompagné de Sylvestre.

GENLIS, *regardant mademoiselle Préfère.*

Si j'avais été mademoiselle Jeanne Alexandre, je n'aurais pas obéi, mademoiselle Préfère...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *impassible.*

Il y a la loi, monsieur.

Revient Sylvestre.

SYLVESTRE, *tristement.*

Allez, Genlis... allez...

Genlis rentre dans la bibliothèque et en referme la porte.

SYLVESTRE, *affectant de croire que rien n'est changé.*

Mademoiselle Préfère... j'espère que vous viendrez aussi dimanche... D'ailleurs, je vous reverrai d'ici là?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *les yeux baissés, les mains jointes.*

Je ne crois pas, monsieur. D'ailleurs il ne me sera pas possible de vous confier mademoiselle Alexandre, dimanche.

SYLVESTRE

Et pourquoi donc, mademoiselle?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Dispensez-moi, monsieur, de vous donner mes raisons.

SYLVESTRE

Mais, au contraire, mademoiselle, je vous les demande?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec une méchanceté froide.*

Vous avez tort, monsieur. Sachez seulement

que, d'accord avec le tuteur de Jeanne, je vous prie d'espacer vos visites et de cesser auprès d'elle vos assiduités.

SYLVESTRE

Qu'est-ce que vous dites, mademoiselle? (*Avec plus de force.*) Je vous demande vos raisons?... Je n'imagine pas que mon refus de tout à l'heure...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *les yeux toujours baissés.*

Quel refus?... Ah! oui! oui! — Non, monsieur, non: je l'avais déjà oublié — et je n'avais fait cette proposition que pour essayer de vous racheter!... Puisque vous le voulez, bien qu'une telle explication soit pénible pour une femme, je cède à vos exigences! Ma maison, monsieur, est une maison honorable. Vos assiduités auprès de mademoiselle Alexandre ne pourraient se prolonger sans nuire à cette jeune fille. Je dois les faire cesser.

SYLVESTRE

Je ne comprends pas, mademoiselle.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *même jeu.*

Je crois que si, monsieur. Vos assiduités sont interprétées de telle façon — par les personnes les plus respectables et les moins soupçonneuses — que je dois les faire cesser au plus vite.

SYLVESTRE, *avec indignation.*

Mademoiselle, j'ai entendu bien des sottises dans ma vie, mais aucune qui soit comparable à celle que vous venez de me dire !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *horrible.*

Vos injures ne m'atteignent pas ! Et votre colère me fortifie. Je suis trop bien éclaircie sur... la nature de... l'intérêt que vous portez à cette jeune fille pour ne pas la soustraire à cette surveillance dont vous la menacez... J'aurais dû, voyant l'intimité plus qu'équivoque dans laquelle vous vivez avec votre gouvernante, épargner votre contact à une innocente enfant ! Elle est trop naïve, trop pure — grâce à moi — pour soupçonner la nature du péril que vous lui faites courir... Vous ne m'obligerez pas, je suppose, à l'en instruire...

SYLVESTRE, *hors de lui.*

Madame, vous avez soulevé l'indignation d'un vieillard. Faites en sorte que ce vieillard vous oublie et n'ajoutez pas de nouveaux méfaits à ceux que je découvre ! Je vous avertis que je ne cesserai pas de veiller sur mademoiselle Alexandre. Si vous la violentez en quoi que ce soit, malheur à vous ! Et maintenant, mademoiselle, vous pouvez sortir...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

J'allais le faire, monsieur ! Mais pas avant de vous avoir dit ce que je pense de vous ! Vous êtes un horrible vieillard !

Elle sort dignement.

SYLVESTRE, *hors de lui.*

Malheureux Sylvestre Bonnard, il fallait que tu vécusses jusqu'à aujourd'hui pour apprendre exactement ce que c'est qu'une méchante femme ! A présent ta science est complète à cet égard ! As-tu vu ces yeux de vipère ! Et quelle langue empoisonnée... ! Malheureux Sylvestre Bonnard et malheureuse petite Jeanne !

(*Il a ouvert la porte de la bibliothèque. Il appelle.*) Genlis ! Genlis ! Ah ! mon enfant !... Il s'agit bien de vos bénédictines ! Et de toutes les sornettes qui sont dans tous les livres ! Avez-vous entendu cette querelle et comme ma voix, d'indignation, s'était enflée? Je n'aurais jamais cru ça, Genlis ! Ah ! ce que je viens de découvrir !

Il se jette sur un fauteuil.

GENLIS

Maître, je vous en prie, ne vous mettez pas dans cet état... Je vois bien que mademoiselle Préfère a parlé et qu'elle vous a tout raconté (encore que je croyais qu'elle ne savait rien). Mais je ne suis pas aussi coupable que j'en ai l'air... et ce billet, je vous l'assure, est le premier que j'ai envoyé...

SYLVESTRE, *sursautant.*

Qu'est-ce que vous dites, Genlis?

GENLIS

Le premier, maître... Et, bien que chaque fois que j'ai aperçu mademoiselle Alexandre, en allant à l'institution, mon cœur ait battu, je

vous l'assure, je ne lui ai jamais rien dit !... Je suis bien jeune, je le sais, mais je l'aime sincèrement !...

SYLVESTRE

Vous l'aimez, Genlis, vous l'aimez ! Ah ! je m'en doutais ! Vous êtes un brave enfant et je suis bien content que vous l'aimiez... Mais il ne s'agit pas de vous, et votre aveu me vient par un malentendu ! Il s'agit d'une chose horrible ! Mademoiselle Préfère m'enlève Jeanne. Avec maître Mouche, elle prétend m'empêcher de voir la petite-fille de Clémentine.

Il se lève avec agitation.

GENLIS

La vilaine femme ! Ah ! je les déteste bien, elle et le notaire ! Mais comment osent-ils et sous quelles raisons?

SYLVESTRE, *même jeu.*

Je ne pourrais même vous les redire, mon enfant, tellement elles sont misérables ! Mais enfin ils ont le droit pour eux : Jeanne Alexandre a dix-huit ans et deux mois. Pendant près de

13.

trois années encore, ils peuvent la cacher à nos yeux et en silence et en secret lui faire du mal!... lui faire du mal... Thérèse, Thérèse, mon chapeau!

GENLIS

Où allez-vous, maître?

SYLVESTRE, *même jeu.*

Je ne sais pas, mon enfant! J'ai la tête en feu! Thérèse, allez-vous me donner mon chapeau et ma canne... Vous marchez comme un omnibus...

THÉRÈSE, *se hâtant.*

Eh! voilà! voilà!... Vous allez encore courir vos bouquinistes et vos libraires!

SYLVESTRE

Il s'agit bien de bouquinistes! Vous tairez-vous! Venez, Genlis, venez, mon enfant! Accompagnez-moi comme Céphise accompagnait Andromaque au tombeau d'Hector...

Allons sur son tombeau consulter mon époux!

Allons sur sa chère vieille tombe consulter Clémentine et lui porter des fleurs!... Elle nous

inspirera pour défendre sa petite-fille ! Venez, Genlis !

THÉRÈSE

Eh ! monsieur ! mais vous êtes tout rouge ! Vous allez avoir un coup de sang !

SYLVESTRE

Laissez-moi tranquille, c'est le printemps...

THÉRÈSE, *abasourdie.*

Le printemps ! Le printemps au mois de septembre ?

SYLVESTRE

Eh ! Pourquoi pas ? C'est le printemps ! Je vous dis, c'est le printemps !

Il sort avec Genlis, en coup de vent.

RIDEAU

ACTE III

A l'Institution Préfère

Une rue solitaire de la rive gauche, par un jour d'hiver, à quatre heures et quart. La nuit s'approche mais n'est pas encore là pendant les deux ou trois premières scènes. Au fond, un mur qui tient toute la largeur de la scène. Au centre de ce mur une grille avec cette inscription : *Institution Préfère*. Derrière la grille une cour et un bâtiment d'école au fond. A gauche de la grille, un pavillon de concierge, avec une fenêtre ouverte derrière des barreaux. Par cette fenêtre on voit la loge de la concierge.

Au lever du rideau, la concierge est occupée à balayer le devant de la grille. On entend une cloche qui appelle des élèves. Il y a un sergent de ville dans la rue.

LA CONCIERGE, *balayant.*

Comment? La cloche, déjà?... Ce n'est pas possible... La récréation a été moins longue aujourd'hui... Dites, monsieur l'agent, est-ce qu'il est déjà quatre heures et demie?

L'AGENT, *arrêtant sa promenade.*

Ma foi, non. J'arrive à quatre heures et il n'y

a pas plus de dix minutes que je suis là... Il est vrai que le temps semble court à voir sortir les élèves...

LA CONCIERGE

Qu'est-ce que vous dites?

L'AGENT, *la bouche en cœur.*

Je dis que tous les jours, à quatre heures, l'institution Préfère ouvre sa grille et jette généreusement dans la rue des jeunes filles déjà grandes qu'il est agréable de voir passer.

LA CONCIERGE

Eh bien, dites donc, vous! En voilà un drôle d'agent!

L'AGENT, *un peu froissé.*

Pourquoi drôle? Je ne perturbe rien par mes sensations internes...

Il s'éloigne un peu. On entend de nouveau la cloche.

LA CONCIERGE

C'est bien ça, le deuxième coup de la cloche... Oh! il se passe quelque chose. On a raccourci

la récréation !... Je n'ai pas seulement eu le temps de nettoyer devant la grille... Dites donc, vous, l'agent, au lieu de vous occuper des jeunes filles — déjà grandes, comme vous dites, — vous devriez bien empêcher les petites de jeter sur le trottoir leurs vieux cahiers déchirés et toutes leurs écorces d'oranges... Quel travail, après !

MARGUERITE, *une élève, de l'intérieur du pavillon et à la fenêtre.*

Madame la concierge?

LA CONCIERGE

Quoi?

MARGUERITE

Dépêchez-vous. Je voudrais des caramels !

SUZANNE, *une autre élève, du même intérieur et de la même fenêtre.*

Et, moi, du fusain !

LA CONCIERGE, *balayant avec placidité.*

Des caramels ! du fusain ! Ce qu'elles sont gourmandes ces deux-là !... Voilà...

Mais elle continue ce qu'elle fait.

MARGUERITE

Dépêchez-vous. L'étude est commencée... Vous allez nous faire punir.

LA CONCIERGE, *continuant à balayer.*

Voilà ! Voilà ! Je ne peux pas tout faire...

L'AGENT, *revenu devant elle, et suivant une idée qu'il paraît avoir depuis longtemps...*

Mais... jadis... avant le jour de l'an, on employait ici ma femme comme femme de ménage... Pourquoi donc qu'on ne l'emploie plus?

LA CONCIERGE, *très naturellement.*

On l'a remplacée par une élève, une orpheline, une petite sans le sou, qui m'aide à faire les gros ouvrages !

L'AGENT

Ah ! c'est donc ça !

Il reprend sa marche et s'éloigne, avec l'air pensif du sergent de ville.

MARGUERITE, *sur le pas de la porte.*

Eh bien, voyons, madame !... J'ai pris vingt caramels...

SUZANNE

Et moi quinze fusains... Vous les mettrez sur mon compte.

LA CONCIERGE, *criant.*

Oui... ! (*A part.*) Avec celles-là, il n'y a pas de danger, elles sont riches... (*A Suzanne.*) Pourquoi donc est-ce qu'on a sonné la cloche plus tôt?

SUZANNE

Je ne sais pas. C'est mademoiselle Préfère qui l'a dit... Je crois qu'elle a à sortir. Et la voilà, tenez...

MARGUERITE

Oh ! ça y est ! On est prises...

SUZANNE, *très calme.*

Ne te frappe pas. Tu sais bien qu'elle est en sucre avec les élèves dont les parents font des cadeaux !

MARGUERITE

Ça ne fait rien, filons...

SUZANNE

En sucre, je te dis.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *arrivant derrière elles, prête à sortir.*

Allons, allons, mesdemoiselles, dépêchez-vous, dépêchez-vous !... Suzanne !... Il vous manque des boutons, mon enfant...

Ceci très aimablement.

SUZANNE

Oui, mademoiselle, c'est en jouant...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *souriant.*

Ah ! jeunesse !... Vos parents vont bien, vos chers parents ?

SUZANNE

Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Parfait... Allons, avant d'aller à l'étude, allez trouver... l'orpheline, mademoiselle Alexandre, et dites-lui de vous recoudre ces boutons. C'est elle que ça regarde... Mais elle a une façon de faire son travail, celle-là !... Vous la trouverez à l'office où elle lave les verres du goûter... Et puis, vous lui direz de ma part, dès qu'elle aura

fini, de s'en aller laver le couloir... et, quand elle aura lavé le couloir, de balayer les escaliers, et, quand elle aura balayé les escaliers, de monter les seaux à charbon, et quand elle aura monté les seaux à charbon... mais je serai de retour et je lui donnerai moi-même son nouvel ouvrage... Allez, mes chéries...

SUZANNE, *à part, à Marguerite, avec orgueil.*

Qu'est-ce que je te disais, hein? On n'est pas des orphelines, nous !

MARGUERITE, *même jeu.*

Allez, viens... On va donner les ordres à Jeanne Alexandre.

Elles se sauvent en courant.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *à part.*

Elles sont gentilles, ces petites !... (*A la concierge.*) Dépêchez-vous de fermer la grille.

LA CONCIERGE, *suivant toujours son idée.*

Mais, mademoiselle, la cloche aujourd'hui à sonné plus tôt?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Oui. C'est exprès. J'avais à sortir. Écoutez-moi : je vais chez maître Mouche...

LA CONCIERGE

Oh ! ce cher maître Mouche ! Est-ce qu'il serait malade, mademoiselle? On ne le voit plus. Lui qui venait tous les jours ! Il n'est pas venu depuis le 1er janvier.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

En effet. Je suis très inquiète. Lui, toujours si ponctuel, si « homme du devoir », je lui ai envoyé deux lettres et hier encore un pneumatique, et il ne m'a pas répondu...

LA CONCIERGE, *tranquillement.*

Sans doute qu'il est mort.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *sursautant.*

Êtes-vous bête ! Pourquoi voulez-vous qu'il soit mort? Non, il y a autre chose... plus grave. Je ne sais pas quoi, mais ça m'inquiète. Je vais chez lui. Si en mon absence il venait, dites-lui bien de m'attendre ! N'est-ce pas?

LA CONCIERGE

Oui, mademoiselle...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *très préoccupée.*

Dites-lui de m'attendre ! Je vais et je reviens... Et puis, toujours les mêmes recommandations — n'est-ce pas — pour l'autre?

LA CONCIERGE

Quel autre, mademoiselle?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *avec venin.*

Comment, quel autre? Vous savez bien... Le vieillard?

LA CONCIERGE

Ah ! oui !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

C'est un individu dangereux, je vous le répète... et qui rôde autour des maisons, on ne sait pas trop dans quel but...

LA CONCIERGE

Mais il est décoré, mademoiselle?

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Raison de plus. Je vous le répète, ne le laissez pas approcher. Au besoin, appelez la police...

LA CONCIERGE

Il y a au moins huit jours que je ne l'ai pas vu...

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Enfin, veillez... Fermez la grille... Et ne l'ouvrez qu'à bon escient ! Allons, à tout à l'heure !

LA CONCIERGE

Et j'espère bien que mademoiselle trouvera maître Mouche !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Je l'espère aussi. Car je suis bien inquiète...

LA CONCIERGE

C'est peut-être quelque mauvais coup du vieillard !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

On ne sait jamais... Veillez, veillez... Bien inquiète !

Elle s'en va par la rue à gauche ; la nuit descend.

LA CONCIERGE, *fermant la grille.*

C'est tout de même drôle que ce vieillard soit si dangereux ! Il n'en a pas l'air ! Dans le temps, il entrait tous les jours et tout le monde était à plat ventre. C'est peut-être bien un sénateur qui n'a pas été réélu... (*Avec un cri.*) Le voilà !... Ah ! ça c'est un peu fort, le voilà !... Et il n'est pas seul encore ! Enfin heureusement que l'agent n'est pas loin...

Elle est rentrée dans son pavillon; on la voit allumer la lampe d'une suspension. L'agent, qui était revenu, s'éloigne, et l'on voit entrer Sylvestre Bonnard et Genlis.

SYLVESTRE, *très vieilli, et avec une colère incessante et d'un comique touchant.*

Voici la grille, Genlis, cette horrible grille derrière laquelle cette jeune fille est enfermée, comme une esclave par les Barbares !... Ah ! mon enfant, il me prend parfois des envies d'avoir vingt ans, et d'être fort, et de jeter cette grille au loin, comme un treillage de quatre sous...

GENLIS, *impétueux.*

Je vous comprends, allez, maître ! Moi, je voudrais que cette grille fût en enfer, et rôtir dessus ces deux horribles vieux gibiers qui s'appellent Mouche et Préfère...

SYLVESTRE, *naïvement.*

Je comprends ça ! Ce sont de mauvais sentiments, mais je les éprouve moi-même ! Pauvre petite ! Et quand je pense que je ne l'ai vue depuis trois mois, que je n'ai pas reçu d'elle un mot et qu'ils peuvent la garder ainsi pendant deux ans ! Mon enfant ! ils la feront mourir !

GENLIS, *furieux.*

Et il n'y a rien à faire !

SYLVESTRE

Rien ! Le tombeau paisible et charmant de Clémentine n'a même pas rendu d'oracle !... Ah ! quelle journée ! Vous vous rappelez ! Je me suis couché le lendemain et j'ai eu la fièvre pendant trois semaines... Depuis je continue à souffrir et ne m'en remettrai jamais.

GENLIS

Vous êtes solide, heureusement !

SYLVESTRE, *hochant la tête.*

Oui, oui, solide ! Je suis un vieux meuble fort comparable au fauteuil que mon père m'a laissé par héritage et qu'il tenait de mon grand-père. Tant qu'il tint bon, on n'y prit pas garde. Mais il se mit à boiter d'un pied et on commença à dire que c'était un bon fauteuil. Il boita ensuite des trois pieds, grinça du quatrième et devint presque manchot des deux bras. C'est alors qu'on s'écria : « Quel solide fauteuil ! » Eh bien, mon enfant, je suis ce fauteuil-là ! Le crin commence à me sortir du corps et un beau jour, je rendrai l'âme... (*Il s'émeut.*) Et je ne reverrai plus la petite Jeanne, dont j'étais si heureux d'être le grand-père ! Plus tard, quand vous serez son mari (car vous l'épouserez, Genlis, je le veux), vous lui rappellerez ce vieux bonhomme qui vous parlait d'elle avec émotion devant la grille de l'horrible pension que voici !

GENLIS, *avec décision.*

Mon cher maître, il faut en finir, et il faut que nous voyions Jeanne...

SYLVESTRE, *avec décision.*

Oui, il le faut... Mais comment?

GENLIS

Je ne sais pas, moi!

SYLVESTRE

J'ai tout essayé, mon enfant. J'ai vu le notaire: ce vieux singe m'a mis poliment à la porte. J'ai vu mademoiselle Préfère : j'ai dû m'enfuir, mon enfant, saisi d'horreur et d'écœurement! J'ai vu le ministre. J'ai provoqué une enquête: on a donné les palmes académiques à cette mégère! J'ai écrit à Jeanne : les lettres me sont revenues. J'ai sonné à cette grille : on m'a ri au nez!

GENLIS

Avez-vous soudoyé la concierge?

SYLVESTRE, *avec étonnement.*

Non! Oh! mon enfant, non! Ça, je ne l'ai pas fait!

GENLIS

Eh bien, faites-le !

SYLVESTRE

Mais c'est immoral ! c'est illégal !... (*Brusquement.*) Ça ne fait rien, je vais le faire ! (*Avec curiosité.*) Genlis, mon enfant, dites-moi? Comment séduit-on une concierge?

GENLIS

Il y a beaucoup de moyens, mon cher maître, beaucoup. Le plus simple est de lui donner de l'argent !

SYLVESTRE, *décidé.*

Eh bien, donnons-lui-en ! — Tant pis. Dieu voit mon âme ! Sonnons !

Il s'approche de la grille.

GENLIS

Sonnons.

Il sonne.

LA CONCIERGE, *dans son pavillon, surprise par le coup de sonnette.*

C'est lui ! (*Elle regarde.*) C'est le vieillard !

Qu'est-ce que je vais faire? Bah! comme les autres fois, ne pas ouvrir... la grille est solide...

Un temps.

SYLVESTRE, *navré.*

Elle ne vient pas, Genlis!... Vous voyez! Ce n'est pas encore cette fois que nous entrerons!

GENLIS, *juvénile.*

Insistons, mon cher maître, insistons...

Il sonne avec violence.

LA CONCIERGE

Oh! cette fois, le coup de sonnette est trop fort. Ce n'est certes pas le vieillard...

Elle sort de son pavillon et court à la grille.

GENLIS

Eh bien, madame, vous n'ouvrez pas?

LA CONCIERGE, *criant derrière la grille.*

Qui est là? (*Elle reconnaît Genlis.*) Ah! c'est vous, monsieur Genlis! Qu'est-ce que vous faites? Vous êtes donc son complice?

SYLVESTRE, *les bras au ciel.*

Son complice ! Vous l'entendez, chère Clémentine !

GENLIS

Qu'est-ce que vous dites, madame? Vous savez bien qui je suis? Je viens voir ma sœur, mademoiselle Genlis, qui est élève dans l'institution.

LA CONCIERGE

Vous, je sais, mais lui... (*Elle montre Sylvestre.*) Le vieillard... qu'est-ce qu'il veut?

SYLVESTRE, *s'écriant.*

Ce qu'il veut, madame... le vieillard, comme vous dites ! Ce qu'il veut, c'est bien simple : il veut empêcher le mal, défendre l'innocence et faire le bien...

LA CONCIERGE, *frappée.*

Oh ! Oh ! tout ça à la fois? C'est louche ! Mademoiselle Préfère a raison : ce doit être un homme dangereux ! (*Elle crie presque.*) Vous n'entrerez pas !

SYLVESTRE, *exaspéré.*

Mais, madame, puisque je vous dis...

LA CONCIERGE, *même jeu.*

Vous n'entrerez pas! Et si vous insistez, j'appelle! (*Elle crie.*) Au secours!

GENLIS, *vivement, avec autorité.*

Mais voulez-vous vous taire!... Voulez-vous vous taire!...

SYLVESTRE, *indigné*

Au secours! Elle a crié au secours! Contre moi! Contre moi, Sylvestre Bonnard...

LA CONCIERGE, *à Genlis montrant Sylvestre du doigt.*

C'est un sénateur, n'est-ce pas?

GENLIS

Qu'est-ce que vous dites?

LA CONCIERGE, *même jeu.*

Et il n'a pas été réélu?

SYLVESTRE, *épouvanté.*

Elle est folle! Pauvre petite Jeanne, dans quelle prison est-elle enfermée? Parmi les

méchants et les fous... C'est bien l'image de la vie...

GENLIS, *bas.*

Je vous en prie, maître, laissez-moi faire. J'ai une idée. (*Haut, à la concierge.*) Madame, je désire entrer, mais moi seul...

LA CONCIERGE

Vous, c'est possible... Mais alors que lui s'éloigne...

GENLIS, *à la concierge.*

Entendu...

SYLVESTRE

Mais enfin...

GENLIS, *à Sylvestre.*

Cher maître, éloignez-vous... (*Sylvestre obéit. — A la concierge.*) Maintenant, ouvrez-moi...

LA CONCIERGE, *elle va ouvrir la grille, mais elle prévient.*

S'il se rapproche, je crie...

GENLIS

Il ne se rapprochera pas... (*La grille est entr'ouverte, il entre.*) Ouf !...

La grille est immédiatement refermée. Malgré lui, Sylvestre s'est précipité, mais pas assez vite.

LA CONCIERGE, *triomphalement.*

Ah ! ah ! ah !... Trop tard !

SYLVESTRE, *criant.*

Genlis !

GENLIS, *de l'intérieur.*

Attendez-moi, maître, attendez-moi... (*A la concierge, brusque.*) Et venez, concierge, venez, écoutez-moi...

LA CONCIERGE, *médusée.*

Comme il me parle ! Voilà...

Elle le suit. Ils disparaissent.

Un temps.

SYLVESTRE

Me voici seul dans cette rue ! Seul comme un pauvre... Que diraient mes collègues s'ils pouvaient me voir? Mais ils ne peuvent plus me

voir : je ne vais plus jamais à l'Académie... (*Avec fureur.*) Ah ! misérable vieille fille, toi dont le passé doit être un bric-à-brac de sales aventures, puissent les dieux nous venger... (*Il parle seul, avec agitation.*) Et toi, Neptune, et toi...

L'AGENT, *revenu, pensif.*

Quel est ce vieillard agité... ? Tout à l'heure on a crié au secours... Et il parle à un invisible...

SYLVESTRE, *même jeu.*

Et cet horrible Mouche !

L'AGENT, *frappé.*

Cette horrible mouche ! ! Mouche... mouchard... Mais c'est moi, ça ! c'est moi qu'il insulte... (*Il s'approche doucereux.*) Holà ! Vous avez dit l'horrible mouche ?

SYLVESTRE

Ah ! vous avez entendu, sergent ! Oui, je l'ai dit : horrible Mouche !

L'AGENT, *indigné, mais calme.*

Il récidive ! (*Gracieux.*) Et si je vous menais au poste ?

SYLVESTRE, *abasourdi.*

Au poste?

L'AGENT, *de plus en plus gracieux.*

Et qu'on vous y passe à tabac? Est-ce que vous diriez encore l'horrible mouche?

SYLVESTRE

Mais cet agent est insensé! Quelle est cette rue où tout le monde est fou? Quelle est cette pension? Le dehors me fait peur! Si je voyais dedans...

L'AGENT

D'abord, qui êtes-vous?

SYLVESTRE, *avec toute la dignité possible.*

Je suis M. Sylvestre Bonnard, de l'Académie française!

L'AGENT, *désarmé.*

Ah! il fallait le dire! Je vois ce que c'est: de l'Académie française...La maison de Molière! Vous répétez un rôle... (*Avec une aimable condescendance.*) Eh bien, ne faites pas de scandale! Et surtout que je n'entende plus: l'horrible

mouche... parce que je pourrais me froisser !... Du calme, du calme...

Il s'éloigne avec une douce dignité.

SYLVESTRE, *hors de lui.*

Du calme !... L'ironie du ciel se manifeste jusque dans les paroles de cette aimable brute ! Tout m'arrive parce que j'ai voulu secourir une enfant ! Je suis chassé par une institutrice, berné par un notaire, outragé par une concierge et traité de vieil acteur par un sergent de ville ! Est-ce que j'ai mérité tout cela, mon Dieu ! Que va-t-il m'arriver encore?... Ciel ! Thérèse ! Thérèse avec un pliant !... Qu'est-ce que vous faites là, Thérèse ! Voulez-vous vous en aller, voulez-vous fuir... Alors, quand je rentrerai chez moi, je ne trouverai même pas ma soupe chaude ?

En effet Thérèse est arrivée sans bruit pendant qu'il disait : « Que va-t-il m'arriver encore » et en marchant il s'est heurté à elle, assise le long du mur.

SYLVESTRE, *grondant.*

Allons, répondez-moi... Qu'est-ce que vous faites, en espalier, contre ce mur?

THÉRÈSE, *stoïque.*

Je veille sur vous, monsieur.

SYLVESTRE

Vous veillez sur moi ! Et de quel droit?

THÉRÈSE, *même jeu.*

Du droit du dévouement, monsieur... Vous venez d'être malade et vous sortez comme un jeune homme... Vous prendrez une bronchite et c'est pour ça que je vous suis...

SYLVESTRE, *exaspéré.*

Et vous croyez, vieille commode que vous êtes, que votre présence dans la rue suffit pour enlever l'humidité?

THÉRÈSE, *émouvante.*

Non. Mais je veux être malade aussi. Je suis une servante d'autrefois, monsieur, et pas de celles qui survivent à leur maître...

SYLVESTRE, *attendri.*

Chère vieille Thérèse !... Allons, allons, rentrez... je vous l'ordonne.

THÉRÈSE

Non, monsieur ! Je resterai là ! (*Avec colère.*) Et puis, je guette la vieille frisée ! Si je la vois, aussi vrai que j'astique vos meubles depuis quarante ans, je lui casse mon parapluie sur la tête...

SYLVESTRE, *enchanté.*

Ah ! ça, Thérèse, c'est une idée ! Si c'est pour battre mademoiselle Préfère, je comprends que vous soyez là ! (*Tristement.*) Mais vous ne la verrez pas, Thérèse ! Ni elle, ni la petite Jeanne ! Ces sinistres murs sont ceux d'une prison !

GENLIS, *de la fenêtre du pavillon, criant tout bas.*

Monsieur Bonnard... Monsieur Bonnard...

SYLVESTRE, *sursautant.*

Thérèse, c'est Genlis ! Restez là, Thérèse, restez là !

Il court presque jusqu'à la fenêtre.

GENLIS, *vite.*

Écoutez, cher maître, voilà : tout va bien : j'ai séduit la concierge ! — Mademoiselle Préfère

est dehors. Vous ne pouvez pas entrer, Jeanne ne peut pas sortir. Mais elle va venir dans la loge et vous lui parlerez, comme à moi maintenant, par la fenêtre.

SYLVESTRE

Ah ! mon Dieu, tout de suite, Genlis?

GENLIS

Oui, tout de suite... Moi, je vais au parloir, auprès de ma sœur... et je guette pour que personne autre ne vienne. Vous, du dehors, prenez garde seulement à mademoiselle Préfère.

Il disparaît.

SYLVESTRE, *bouleversé.*

Thérèse, Thérèse.. je vais parler à Jeanne ! Vous, guettez ! Et si vous voyez mademoiselle Préfère, prévenez-moi.

THÉRÈSE, *se hâtant.*

Bien, monsieur, bien...

SYLVESTRE

Et surtout, — hein, Thérèse, — n'allez pas vous servir de votre parapluie ! Nous sommes

des gens de bien, Thérèse, ne faisons pas de mal... Allez, allez ! (*Thérèse, pour guetter, sort à droite.*) Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Je suis ému, comme un enfant... Je vais revoir ma petite-fille, votre petite-fille, Clémentine !...

JEANNE, *de la fenêtre.*

Je suis là.

SYLVESTRE

C'est vous, ma petite Jeanne, c'est bien vous ! Grâce au ciel, vous n'êtes point morte... Mais quel visage vous avez, mon enfant ! Sont-ce les ombres de la lampe fumeuse ou bien la trace de vos larmes?

JEANNE, *de la fenêtre.*

Cher grand-père ! Que je suis contente ! C'est vous ! Non, ce ne sont pas des traces de larmes ! Je ne suis pas heureuse, mais je ne pleure pas... Mademoiselle Préfère serait trop satisfaite. Ce ne sont pas non plus les ombres de la lampe... C'est la fatigue et la poussière ! Quand monsieur Genlis est arrivé, je lavais le couloir !

SYLVESTRE, *indigné.*

Vous laviez le couloir ! Ah ! misérables gens !

Vous si fine et si gentille, voilà comme ils vous traitent ! Et la loi est pour eux, la loi qui souvent protège les coquins...

JEANNE

Mais vous, grand-père, qu'est-ce que vous êtes devenu ?

SYLVESTRE

Ne vous occupez pas de moi, petite-fille... J'ai été malade, mais qu'est-ce que ça fait ?... Je vous l'ai d'ailleurs écrit...

JEANNE

Je ne reçois aucune nouvelle de l'extérieur depuis trois mois...

SYLVESTRE

Canailles !... Et ils vous font laver le couloir ?

JEANNE

Le couloir, la cuisine, le linge...

SYLVESTRE

Et c'est ainsi, n'est-ce pas, depuis le jour où, si contente, vous étiez venue déjeuner ?

JEANNE

Non. Pas depuis ce jour-là. Ce jour-là, maître Mouche m'a mise dans un fiacre et m'a reconduite ici. Il m'a fait enfermer dans le grenier. Quand mademoiselle Préfère est arrivée à son tour, elle m'a dit : « Vous ne reverrez plus « monsieur Bonnard qui vous donnait de mauvais « conseils et s'est fort mal conduit à mon égard. » Je lui ai répondu : « Ça, mademoiselle, je ne le « croirai jamais. » Alors elle se jeta sur moi et me donna un soufflet. Mais je le sentis à peine. La nouvelle que je ne vous verrais plus m'avait anéantie. Ce fut pour moi comme la nuit qui tombe. Vous savez, ces soirs où l'on est triste quand l'ombre vous prend ! Eh bien, figurez-vous ce moment-là prolongé pendant des semaines, pendant des mois...

SYLVESTRE

Je me figure bien, mon enfant ! Comment peut-il y avoir de pareils monstres, pires que l'ortie ou la ciguë !

JEANNE

A quelque temps de là, mon tuteur voulut

m'emmener un jeudi. Je refusai de sortir avec lui. Il me répondit bien doucement que j'étais une petite capricieuse. Et il me laissa tranquille. Mais, le surlendemain, mademoiselle Préfère vint à moi avec un air si méchant que j'eus peur. Elle tenait une lettre à la main : « Made-« moiselle, me dit-elle, votre tuteur m'apprend « qu'il a épuisé toutes les sommes qui vous appar-« tenaient. N'ayez pas peur : je ne veux pas vous « abandonner, mais vous conviendrez qu'il est « juste que vous gagniez votre vie. » Alors elle m'employa à laver la maison, elle m'humilia le plus possible devant mes anciennes camarades et, quelquefois, m'enferma dans un grenier, pendant des journées. Voilà ce qui m'est arrivé. Si j'avais pu vous écrire, je ne crois pas que je l'aurais fait, parce que je sais qu'il ne vous est pas possible de me tirer du pensionnat. Je suis bien contente de vous avoir vu ce soir. C'est peut-être la dernière fois. Mais j'en aurai plus de courage.

SYLVESTRE, *s'écriant.*

Jeanne, dussions-nous fuir jusqu'en Océanie,

l'abominable Préfère ne vous gardera pas. J'en fais un grand serment. Et pourquoi n'irions-nous pas en Océanie? Le climat y est sain et je voyais l'autre jour dans un journal qu'on y a des pianos ! En tous cas, en Océanie, en Afrique ou à Paris, vous serez ce soir même loin d'ici, loin de ce repaire ! J'en fais un grand serment. Où est la concierge, Jeanne?

JEANNE

Monsieur Genlis lui a donné de l'argent. Alors elle empêche que personne ne vienne du côté du parloir.

SYLVESTRE

Pouvez-vous tirer vous-même le cordon, Jeanne?

JEANNE

Oui, puisqu'il n'y a personne dans la loge... Mais pourquoi, mon grand-père?

SYLVESTRE

Pourquoi? Parce qu'il faut fuir, Jeanne, fuir immédiatement. Je voulais vous revoir, mon enfant, ma vieille tendresse s'inquiétait ! Mais

je ne savais pas à quelles rigueurs vous étiez exposée, à quelles infamies! Maintenant, je sais! Et sachant, je ne peux pas vous abandonner ici. Je laisserais plutôt Thérèse se jeter sur Préfère et j'étranglerais Mouche! — Êtes-vous prête à faire ce que je vous prie de faire, mon enfant?

JEANNE, *grave.*

Monsieur Bonnard, tout ce que vous voudrez, je le ferai, vous le savez, les yeux fermés et de tout mon cœur...

SYLVESTRE

Bon... Eh bien, Jeanne, tirez le cordon et, aussitôt fait, courez à la grille.

Jeanne obéit. Pendant ce temps Sylvestre interroge la rue déserte.

SYLVESTRE

Personne. De ce côté, l'agent se promène et Thérèse, sur son pliant, veille comme une sentinelle...

JEANNE, *elle sort de la grille ouverte et se jette dans les bras de Sylvestre.*

Grand-père! Grand-père!

SYLVESTRE, *la saisissant avec effusion.*

Ma petite-fille !... Oh ! comme ça, je vous vois mieux. Que vous êtes douloureuse et pâle !... Misérables ! Sauvons-nous par ici, mon enfant !... Mais elle défaille, elle défaille !... Ah ! tenez, blottissez-vous là et courons... J'espère bien ne pas rencontrer vos bourreaux, car j'ai ma canne dans la main et je ne sais ce que je ferais...

THÉRÈSE, *arrivant à droite.*

Monsieur ! Monsieur ! Voici la vieille frisée !

JEANNE

Et voici la concierge...

SYLVESTRE

La route est libre de ce côté. Fuyons, Jeanne ! Venez, ma petite-fille ! Et que Dieu me pardonne de voler une enfant !

Ils fuient à gauche en courant.

THÉRÈSE, *stupéfaite.*

Qu'est-ce qui arrive? (*Elle comprend.*) Ah !

que c'est bien fait ! que c'est bien fait !... La vieille frisée revient trop tard !...

LA CONCIERGE, *arrivant avec Genlis, du fond de la cour.*

La grille ouverte !... Quelle horreur ! Elle a fui avec le vieillard ! (*Elle hurle.*) Au secours !

GENLIS, *stupéfait.*

Ça, par exemple !... Ah ! Madame Thérèse !

Il court vers elle.

Entre par la droite mademoiselle Préfère.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *catastrophale, agitant ses bras, sa tête et s'avançant pour rentrer chez elle.*

Qu'est-ce qui aurait jamais cru ça ! C'est effroyable !

LA CONCIERGE, *affolée, à mademoiselle Préfère.*

Ils ont fui, mademoiselle !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *stupéfaite, s'arrêtant.*

Comment le savez-vous déjà?

LA CONCIERGE

Il l'a volée !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE

Oui ! La canaille ! Il s'est enfui avec la caisse !

THÉRÈSE, *bondissant sur mademoiselle Préfère.*

Vous osez dire que mon maître s'est enfui avec la caisse !

Elle la saisit à bras-le-corps et veut la battre.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *se débattant.*

La vieille bonne ! La grille ouverte ! Oh ! mon Dieu !

THÉRÈSE, *même jeu.*

Avec la caisse !

GENLIS, *la retenant.*

Madame Thérèse...

THÉRÈSE, *secouant mademoiselle Préfère.*

Laissez-moi !

LA CONCIERGE

Au secours ! (*A l'agent qui arrive.*) Il s'est sauvé avec une élève !

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *se débattant, à l'agent.*

Tout à la fois ! Et en même temps l'argent ! Mouche ! Horrible Mouche !

L'AGENT, *furieux.*

Ah ! cette fois ! c'est trop ! Encore cette injure : mouche ! Allons, au poste !

Il saisit mademoiselle Préfère.

MADEMOISELLE PRÉFÈRE, *effondrée.*

Il m'arrête !

L'AGENT, *à Thérèse.*

Et vous aussi, la complice du vieil acteur ! Allons, en route. (*A Genlis.*) Et vous, venez, vous serez témoin ! Et vous aussi, la concierge ! (*A part, victorieusement.*) Ça leur apprendra à ne plus prendre mon épouse pour faire le ménage et à la remplacer par une orpheline ! Allons, en route ! Et vous verrez, vous allez voir si je suis une horrible mouche ! (*A Genlis, plus doux.*) Venez, jeune homme ! Vous serez témoin.

GENLIS

Je vous suis, agent ! (*A part, joyeusement.*) Et pendant ce temps-là, Jeanne fuit comme le petit roi de Galice.

RIDEAU

ACTE IV

Chez madame de Gabry

Le même jour. A la même heure.
Un cabinet de travail. Feu de bois. Intimité.

GABRY, *entrant avec son chapeau et son pardessus.*

Bonsoir, ma femme ! Comment ça va?

Il l'embrasse.

MADAME GABRY, *qui brode.*

Très bien, mon ami. Et toi?

GABRY

Fatigué.

Le domestique lui prend son chapeau et son pardessus et sort.

MADAME DE GABRY

Qu'est-ce que tu as fait?

GABRY

J'ai été au Palais. J'ai plaidé et gagné une affaire.

MADAME DE GABRY

Bravo.

GABRY

Oui. C'est d'autant plus étonnant que mon brave homme de client avait raison !

MADAME DE GABRY

Tu n'en as que plus de mérite.

GABRY, *riant.*

N'est-ce pas? Alors j'ai eu peur et j'ai donné des arguments spécieux. Ils ont porté. — Et puis j'ai eu une conférence avec le bâtonnier, à propos d'un confrère. Et puis j'ai étudié un dossier compliqué... mais heureusement, je sais mon Code !... Bref, une journée ! Ouf ! (*Il s'assoit.*) Tiens, tu permets? Je vais allumer une pipe... Ça ne te gêne pas?

MADAME DE GABRY, *avec une bonté tendre.*

Non. Tu sais bien que je déteste le tabac, excepté dans ta pipe.

GABRY

Merci !... Ouf ! qu'on est bien chez soi, tous les deux, sans arrière-pensée !... Quand je pense qu'il y a des fous qui sont assez fous pour ne pas être de braves gens !

MADAME DE GABRY, *gaiement.*

Tu crois qu'il y en a?

GABRY, *riant.*

Je l'ai entendu dire... Tiens, on sonne. Tu attends quelqu'un?

MADAME DE GABRY

Non. Et toi?

GABRY

Non. Est-ce qu'on reçoit?

MADAME DE GABRY, *gaiement.*

Ça dépend. Si c'est une brave personne, on reçoit...

GABRY, *même jeu.*

Et si ce n'est pas une brave personne... ?

MADAME DE GABRY

On ne reçoit pas... !

GABRY, *riant.*

Voilà !

LE DOMESTIQUE

Monsieur Sylvestre Bonnard !

GABRY

Ah ! ciel ! Monsieur Sylvestre Bonnard !

MADAME DE GABRY, *vivement.*

On reçoit !

GABRY, *vivement.*

On reçoit !

MADAME DE GABRY, *au domestique.*

Faites entrer...

GABRY

Ça me fait plaisir !... Monsieur Sylvestre Bonnard !

Entrent Sylvestre Bonnard et Jeanne. Sylvestre porte un grand carton.

MADAME DE GABRY

Oh ! par exemple ! Avec Jeanne ! Bonjour, monsieur Bonnard ! Bonjour, Jeanne...

Elle embrasse Jeanne.

GABRY

Bonjour, cher ami, quelle surprise !

SYLVESTRE

Bonjour, Paul. (*A Jeanne.*) Asseyez-vous, mon petit ; remettez-vous.

JEANNE, *s'asseyant.*

Merci !

MADAME DE GABRY

Est-ce qu'elle est malade?

JEANNE

Oh ! non ! Ça va mieux.

SYLVESTRE

Bien vrai?

JEANNE

Bien vrai.

GABRY

Comme vous paraissez ému? Une chose grave?

MADAME DE GABRY, *regardant Jeanne.*

Et toi, Jeanne, dans quel état!... Qu'est-ce qu'il y a? D'où venez-vous?

SYLVESTRE

D'où nous venons? Nous venons de l'institution Préfère! Et ce qu'il y a? Il y a que nous fuyons...

GABRY

Vous fuyez?

SYLVESTRE

Nous fuyons mademoiselle Préfère!... Mais laissez-moi m'asseoir, car je n'en puis plus. J'ai couru comme au temps où je jouais aux barres, à l'époque de Solferino... Ouf!... Racontez, vous, ma petite enfant, nos étonnantes péripéties.

JEANNE

Étonnantes, pour sûr. Car je ne sais encore ce qui m'arrive et il me semble que je vais me réveiller dans le grenier de mademoiselle Préfère.

MADAME DE GABRY

Dans le grenier?

SYLVESTRE, *les bras au ciel.*

Dans le grenier ! (*A Gabry.*) Vous l'entendez, Paul, dans le grenier !

GABRY, *qui s'est assis et écoute avec gravité.*

Laissez parler, cher ami. J'ai hâte de savoir... Alors, Jeanne?

JEANNE

Alors, voilà : depuis trois mois j'étais prisonnière à la pension et je ne pouvais voir personne. Je résistais avec courage. Mais cependant, à certains jours, c'était terrible et, si je ne m'étais juré de ne pas le faire, j'aurais pleuré toutes les nuits. Aujourd'hui, j'ai pu voir mon grand-père et je lui ai tout raconté, derrière la fenêtre, en collant mon front aux barreaux ! Alors, il n'a pas voulu que je reste. J'ai pu ouvrir la grille. Il m'a prise dans ses bras et nous nous sommes sauvés...

GABRY

Vous vous êtes sauvés?

SYLVESTRE

Quelle course, mon ami ! Nous avons fait d'abord mille détours en courant, et sans oser nous retourner. C'est un étrange quartier tout rempli de ruelles qui semblent tourner sur elles-mêmes. Enfin, nous avons trouvé un fiacre ! Racontez, Jeanne...

JEANNE

Le cocher buvait chez un marchand de vins et ne voulait pas nous conduire. Monsieur Bonnard l'a décidé en lui donnant une pièce d'or et nous sommes partis, mais plus lentement qu'avant, car le cheval n'avançait pas. Monsieur Bonnard n'en pouvait plus et moi je me suis évanouie...

SYLVESTRE

Est-ce que vous voyez ça, Gabry ? Est-ce que vous comprenez ma situation ? Mon vieux cœur avait l'air d'un oiseau qui veut s'envoler. Il cognait aux barreaux de sa cage et tout d'un coup, Jeanne s'évanouit ! Heureusement, nous avons trouvé — moi et le cocher — la boutique d'un pharmacien... Racontez, Jeanne...

JEANNE

C'est dans cette boutique que j'ai rouvert les yeux... Je ne savais plus rien. Je croyais d'abord que j'allais apercevoir mademoiselle Préfère et maître Mouche, et je me préparais, de désolation, à me réévanouir, quand j'ai reconnu la bonne figure de mon grand-père ; alors je me suis réévanouie, mais de plaisir...

SYLVESTRE, *à madame de Gabry.*

C'est à la lettre, mon amie ! Deux évanouissements ! Pauvre petite ! Le pharmacien, heureusement, était un brave homme et il l'a sauvée en débouchant des petits flacons ! Mais moi, je le regardais et j'avais les larmes aux yeux ! Ah ! les canailles ! Sa gentille figure, si franche, si loyale, tirée par le chagrin et les privations. Regardez-la ! Et sa malheureuse robe ! Alors... Racontez, Jeanne...

JEANNE

Alors je n'avais plus du tout l'envie de m'évanouir. Et, dans cette boutique, en me voyant si laide, je me suis mise à rire, monsieur Bonnard

aussi, et le pharmacien et le cocher et deux clients qui étaient là ! Tout le monde riait. Et nous sommes partis pour venir ici...

SYLVESTRE

Naturellement. Vous m'excusez, mes bons amis, mais où pouvais-je la conduire, sinon chez vous?

MADAME DE GABRY

Vous avez bien fait.

SYLVESTRE

Attendez, il y a la fin. Nous ne sommes pas arrivés tout de suite. Racontez, Jeanne.

JEANNE.

Sur la route, nous avons rencontré une grande boutique.

SYLVESTRE

Je crois bien, une grande boutique : ce sont les magasins du Louvre !

JEANNE

Et mon grand-père m'a dit : « Mon enfant,

vous n'avez rien. Vous ne pouvez pas arriver comme ça chez nos amis. Il faut vous acheter une robe. » Alors nous sommes descendus...

SYLVESTRE, *toujours avec sa naïveté profonde.*

Vous pouvez me croire, n'est-ce pas, je n'avais jamais mis les pieds dans les magasins du Louvre ! Mais il était écrit qu'aujourd'hui tout m'arriverait ! On nous a jetés dans un ascenseur; on nous a bousculés; on nous a poussés sur un escalier extraordinaire, qui n'avait pas de marches et qui était tout de même un escalier, et qui montait tout seul !... Enfin, après mille aventures, étranges pour un vieillard qui ne connaît d'autres rayons que ceux des bibliothèques, nous nous sommes retrouvés dans la rue, comme deux orphelins, avec, dans la main, ce grand carton qui semble rempli par les fées et dans lequel il y a une robe, des gants, du linge... que sais-je enfin ? Tout ce que nous avons pu trouver en un quart d'heure ! Et de quoi transformer Jeanne en papillon !

MADAME DE GABRY, *regardant Jeanne.*

Ce ne sera pas superflu ! Pauvre petite !

SYLVESTRE

Croyez-vous? Dans quelle misère ils l'ont laissée ! Allez mettre votre robe, Jeanne, allez la mettre tout de suite. Je ne veux plus vous voir avec cette tenue d'esclavage ! Nous la renverrons à Préfère avec l'expression de notre mépris. (*A madame de Gabry.*) Chère amie, emmenez ma petite-fille, voulez-vous? Habillez-la, restaurez-la. Je vous la confie.

MADAME DE GABRY

Tu veux venir avec moi, Jeanne?

JEANNE

Mais oui, madame, avec plaisir... (*Avec une explosion de son cœur.*) Oh ! et puis maintenant que c'est fini, maintenant que je suis sauvée, je peux le dire... Il était temps... je devenais lâche... et je crois bien qu'un de ces jours j'aurais profité du grenier pour me jeter par la lucarne !

SYLVESTRE, *la saisissant dans ses bras.*

Ma petite-fille ! Eh bien ! qu'est-ce que vous

dites? En voilà des idées! Eh bien, qu'est-ce que je serais devenu, moi? Qu'est-ce que j'aurais dit à Clémentine? Les horribles gens! Vous me voyez bouleversé, Gabry, par le mal qu'ils ont fait à cette petite!

JEANNE, *riant, avec une émotion tendre.*

Mais c'est fini, maintenant, grand-père! C'est fini.

SYLVESTRE

Mais je l'espère bien! Allez, jetez cette défroque et revenez en papillon...

JEANNE

Oui, c'est ça, grand-père, c'est ça... (*Avec un grand soupir, à elle-même.*) Mais ça ne fait rien! Ouf!... Il était temps.

Elle sort avec madame de Gabry.

SYLVESTRE, *à Gabry, avec un grand plaisir.*

Eh bien, mon ami, que dites-vous? N'est-ce pas extraordinaire? Ce matin je me suis levé

comme à l'habitude, fort maussade et grognon, et cependant — avant la fin du jour — j'ai eu cette aventure, si heureuse et si réjouissante ! Je suis entré dans les projets ténébreux de Préfère comme un gros hanneton dans la toile d'une araignée. Je les ai crevés et déchirés d'un bout à l'autre et j'ai délivré la petite bête à bon Dieu qui, toute seule, se débattait. J'en ris de plaisir ! Mais dans quel état je me suis mis !

GABRY, *très préoccupé.*

Dans quel état, et dans quels draps !

SYLVESTRE, *le regardant.*

Comment, dans quels draps?

GABRY

Mais, mon pauvre grand ami, vous ne savez pas ce que vous avez fait? Grands dieux, si vous le saviez, vous ne ririez pas ! Vous vous êtes mis une terrible affaire sur les bras !

SYLVESTRE

Une terrible affaire?

GABRY

Mais naturellement. Détournement de mineure, rapt, enlèvement. C'est le crime classique prévu par les lois. Vous êtes tout bonnement sous le coup de cinq à dix ans de prison.

SYLVESTRE, *bondissant.*

Miséricorde, Gabry, qu'est-ce que vous dites? Dix ans de prison pour avoir sauvé une innocente enfant?

GABRY

Une innocente enfant dont vous n'aviez pas le droit de vous occuper! Vous ne lui êtes rien!

SYLVESTRE, *naïvement.*

Comment, je ne lui suis rien, moi qui adorais sa grand'mère!

GABRY

Vous êtes incorrigible! Le Code Napoléon ignore les sentiments. C'est un code pratique et réaliste. Vous n'êtes rien à Jeanne Alexandre et vous l'avez enlevée. Vous voilà criminel!

SYLVESTRE

Mais c'est effroyable, Gabry, ce que vous dites là !

GABRY, *navré.*

Mais naturellement, c'est effroyable ! Vous êtes le plus honnête homme du monde, le plus loyal, le plus pur, je le sais bien ! Et cependant toutes les apparences seront contre vous ! Toutes ! Mouche est un coquin ! La Préfère est une drôlesse, mais désormais ils vous tiennent. Et la loi, la loi des honnêtes gens est pour eux !

SYLVESTRE, *effondré.*

Ah ! Gabry ! Gabry ! qu'est-ce que vous me dites là, mon ami !

GABRY

La vérité !... Tenez, voici le Code, lisez... *Crimes et délits*... Ah ! *Enlèvement de mineurs*... nous y sommes... *Article* 354. *Quiconque aura, par fraude ou violence, enlevé ou fait enlever des mineurs, ou les aura entraînés, détournés ou déplacés des lieux où ils étaient mis par ceux à l'autorité ou à la direction desquels ils étaient*

soumis ou confiés, subira la peine de la réclusion. Voir Code pénal 21 *et* 28. *La durée de la réclusion sera au moins de cinq années.* — 28. *La condamnation à la réclusion comporte la dégradation civique.* — C'est bien clair, n'est-ce pas, monsieur Bonnard?

SYLVESTRE, *même jeu que plus haut.*

C'est parfaitement clair. Mais alors, Gabry, alors?

GABRY

Alors... c'est très grave... Même en reconduisant à l'instant même Jeanne Alexandre chez la Préfère...

SYLVESTRE

Reconduire Jeanne Alexandre? Mais vous n'y pensez pas, Gabry! Jamais, vous m'entendez bien, jamais! C'est impossible! Remettre cette enfant délicate dans ce bagne, dans ce ghetto! Jamais! Que faire?

GABRY

Je ne sais pas, moi! Épousez Préfère!

SYLVESTRE

Ah ! ça, jamais ! J'aime mieux la réclusion. Au moins, on est seul.

GABRY

Mais Jeanne? Vous oubliez Jeanne?

SYLVESTRE

Ils peuvent la reprendre?

GABRY

Mais oui. Mouche ! C'est Mouche le tuteur légal...

SYLVESTRE, *se lamentant.*

Que faire, mon Dieu, que faire? Suis-je donc perdu sans ressource? Et ai-je donc perdu avec moi la pauvre enfant que je voulais sauver?

GABRY

Ah ! vous comprenez, maintenant !

SYLVESTRE

Hélas ! si je comprends ! Je comprends que je serai jugé, non sur mes intentions qui sont innocentes, mais sur mon action qui est condamnable !... C'est effroyable !

GABRY

Voyez-vous le scandale ! Le titre en grosses lettres dans les journaux : « *Le Crime de Sylvestre Bonnard... Arrestation d'un académicien.* » Sans compter les horreurs des commentaires...

SYLVESTRE

C'est effroyable ! Et pourtant, voyez-vous, Gabry, je n'ai ni horreur, ni regrets ! Si je devais recommencer, je recommencerais ! J'ai tellement peu vécu dans la vraie vie que je suis sans doute ingénu comme un enfant ! Mais je ne peux me figurer que Dieu abandonnera ma petite-fille.

GABRY

Ce n'est pas Dieu qui a fait le Códe Napoléon. Loin de là ! Il faudra négocier. Et si l'on veut s'en tirer sans la cour d'assises...

SYLVESTRE

La cour d'assises !

GABRY

Dame !

SYLVESTRE, *il s'émeut intensément.*

Ce qui est plus affreux que tout, c'est cette petite... Elle n'a que moi au monde et si ces coquins la reprennent... elle vous l'a dit... elle est capable de tout, même d'en finir avec elle-même... Je ne sais plus où j'en suis, mon ami! Voyons, cette petite Jeanne ne va pas être reprise par ces monstres ! Ce n'est pas possible !

GABRY

Mais si, c'est possible. Et ils n'y manqueront pas. Quand ce ne serait que pour vous faire chanter.

SYLVESTRE

Les canailles !

GABRY

Les canailles qui connaissent la loi sont plus fortes que les gens honnêtes... Si vous voulez m'en croire, monsieur Bonnard, il n'y a pas deux choses à faire : il n'y en a qu'une...

SYLVESTRE

Laquelle?

GABRY

Reconduire Jeanne à sa pension, comme je vous l'ai dit tout à l'heure... (*Sylvestre Bonnard, accablé, se laisse tomber sur un fauteuil.*) Mais naturellement.

SYLVESTRE

C'est affreux, Gabry, c'est affreux ! Cette petite fille, après la joie qu'elle a eue... Je ne peux pas faire ça...

GABRY

Il le faut... Vous ne pouvez l'emmener chez vous ; vous sentez combien ce serait équivoque et quel parti la méchanceté humaine pourrait en tirer ? La garder ici ? Cela constitue bel et bien un délit de complicité... J'y consentirais volontiers ! Mais dans quel but ? S'ils veulent la reprendre, ils la reprendront demain ! Et ils auront contre vous une arme, qu'ils n'auront pas ce soir si vous la ramenez. Il n'y a pas d'hésitations, je vous l'assure...

SYLVESTRE, *désolé.*

Ah ! Gabry ! Gabry ! Je sens que vous avez

raison ! J'ai agi follement, je le vois ! Mais j'ai bien du chagrin et la pauvre petite va recevoir un coup terrible ! Il ne faut pas prendre à la légère les souffrances que causent à la jeunesse les sévérités et les injustices ! Cela fait des ravages dans les âmes ! Et l'on ne se guérit jamais par la suite des souffrances éprouvées trop tôt ! Si Jeanne retourne chez Préfère, si elle subit encore de la douleur pendant deux ans, qui sait ce que deviendront son cœur et son visage? J'avais bien cru la sauver ce soir et je n'ai jamais entendu la voix de la raison avec plus de honte et de répulsion ! Je suis bien malheureux, Gabry, si vraiment je ne peux rien faire pour cette enfant !

GABRY

Vous pourrez sans doute dans l'avenir. C'est peut-être une question d'argent...

SYLVESTRE

Non, non, il y a la haine et la vengeance. Ce sont des passions invincibles.

GABRY

Raison de plus pour ne pas y donner prise...

SYLVESTRE

Mais si je la rends, ils ont un otage !

GABRY

Mais si vous ne la rendez pas, ils l'ont tout de même puisqu'ils la reprennent. Et de plus, vous êtes poursuivi !

SYLVESTRE, *les larmes aux yeux.*

Quelle misère... Pauvre Jeanne... Ah ! la voilà ! Ah ! Gabry ! Gabry ! je n'aurai jamais le courage.

GABRY

Puisqu'il le faut... Je vous l'assure ! Je vous l'assure.

JEANNE, *entrant avec sa nouvelle robe, toute joyeuse.*

Me voilà, grand-père ! J'ai été vite, hein ! J'étais si contente ! Je ne me reconnais plus moi-même ! C'est fini. Il me semble que je n'ai jamais été chez mademoiselle Préfère... (*Avec angoisse.*) Mais qu'est-ce que vous avez ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez l'air si abattu ! Qu'est-ce qu'il y a ? ...

SYLVESTRE, *bouleversé.*

Ma petite-fille... ma chère petite-fille... il y a... il y a que... il y a que les gens sont bien méchants... aussi bien Mouche... que Préfère... que Napoléon... Ils sont tous complices, mon enfant...

JEANNE, *avec plus d'angoisse encore.*

Pourquoi?... Qu'est-ce qu'il y a?

SYLVESTRE, *même jeu.*

C'est affreux, ma petite-fille! — Je ne pourrai jamais, Gabry, c'est inutile, je ne pourrai jamais...

JEANNE, *même jeu à Gabry.*

Mais dites-moi, vous, monsieur Gabry?

GABRY

Écoutez, Jeanne. Vous êtes raisonnable. Vous avez du courage. Vous allez comprendre. Monsieur Bonnard n'avait pas le droit de vous faire sortir de chez mademoiselle Préfère. Il y a une loi. Et il est exposé à de grands ennuis.

JEANNE, *toute pâle.*

Ah !

SYLVESTRE

Oui.

JEANNE, *même jeu.*

...Et alors ?

GABRY

Et alors... il faudrait retourner à la pension.

JEANNE, *faisant un gros effort.*

Ah ! bien !... (*Mais, malgré elle, elle pleure et se laisse tomber dans un fauteuil.*) Mon Dieu, mon Dieu, que j'ai du chagrin !

SYLVESTRE, *bondissant.*

Là ! Là ! vous voyez, Gabry ! Vous voyez, je vous l'avais dit ! Ne pleurez pas, mon petit ; vous n'y retournerez pas, là, je vous le jure... nous ferons n'importe quoi ! Nous chercherons, nous trouverons... Vous n'y retournerez pas...

JEANNE, *avec angoisse, s'agrippant presque à lui.*

Oui, c'est ça... grand-père... c'est ça... je vous en prie... ne me renvoyez pas... gardez-moi...

gardez-moi ! Je vous en supplie... ne me renvoyez pas !

SYLVESTRE

C'est entendu, Jeanne !... Vous voyez, Gabry, vous voyez...

GABRY

Jeanne est une jeune fille raisonnable et brave. Quand elle saura, vous verrez... Jeanne, il faut retourner chez la Préfère... Il y va de la sécurité et de l'honneur de monsieur Sylvestre Bonnard !

SYLVESTRE

Hélas ! mon Dieu !...

JEANNE, *après un temps pour reprendre son énergie.*

Monsieur Gabry, j'y retournerai. Je vais y retourner.

SYLVESTRE

Mais Jeanne...

JEANNE, *très tendrement.*

Croyez-moi, grand-père... Je n'aurai plus de faiblesse... je vous promets...

SYLVESTRE, *avec accablement.*

Mais moi, mon enfant, j'en aurai...

JEANNE, *penchée vers lui.*

Il ne faudra pas. Je penserai sans cesse à vous. Et plus tard nous nous retrouverons.

GABRY

Bien dit, Jeanne! Et moi, de mon côté, est-ce que vous croyez que je ne vais rien faire? J'irai trouver Mouche et, si le diable ne s'en mêle pas, je le réduirai à merci!... Mais ce sera dur!...

JEANNE, *sans le croire.*

Vous y arriverez, monsieur Gabry, j'ai confiance...

SYLVESTRE, *secouant la tête.*

Moi pas.

Un coup de sonnette.

SYLVESTRE

Qu'est-ce qui vient là, Gabry? (*Avec une drôlerie douloureuse.*) Serait-ce déjà la cour, l'avocat général, le jury, les gardes et tout l'appareil des erreurs humaines? (*Entrent Genlis*

et Thérèse.) Ah! c'est Genlis et vous, Thérèse.. vous arrivez bien! Genlis! mon enfant, imaginez-vous que j'ai commis un crime et que, si Jeanne ne se sacrifiait pas, on me mettrait en prison pour au moins cinq ans, c'est-à-dire pour le restant de mes jours... Mais, par le ciel, qu'est-ce que vous avez tous les deux? Pourquoi avez-vous l'air si contents, si gais, quand je vous dis des choses terribles?

GENLIS

On serait gai à moins, mon cher maître, je vous l'assure...

THÉRÈSE

Et vous le seriez comme nous si vous saviez l'histoire du notaire...

Elle rit.

GABRY, *vivement.*

Parlez.

SYLVESTRE, *inquiet.*

Qu'est-ce qu'il y a encore, ô mon Dieu!

JEANNE

Dites vite, monsieur Genlis...

GENLIS

Oh ! mademoiselle Jeanne, que vous voilà jolie !

SYLVESTRE

Hélas ! Vous savez que je l'ai enlevée !

GENLIS

Si je le sais ! Mais naturellement que je le sais ! Je vous ai vus fuir tous les deux ! Quelle révolution ! D'un côté, j'arrivais en courant avec la concierge et, de l'autre, arrivait mademoiselle Préfère. Quelle rencontre devant la grille ! D'abord, on n'entendait rien que des cris. Tout le monde parlait à la fois : « Il est parti ! Il l'a enlevée. — Qui? La jeune fille ! — Non ! la caisse ! »

SYLVESTRE, *bondissant.*

La caisse ! Elle a dit : la caisse !

THÉRÈSE

J'ai fait comme vous, Monsieur, j'ai bondi ! — « Il a enlevé la caisse ! Mouche, horrible

Mouche ! » — Un agent survint. Au bout d'un quart d'heure, tout le monde était au poste...

GABRY

Au poste !

GENLIS

Oui, au poste, où l'on s'expliqua et où, enfin, on se comprit ! Il n'y a pas d'erreur ; il y a bien deux enlèvements : vous, monsieur Bonnard, vous avez enlevé Jeanne Alexandre...

THÉRÈSE

... Et maître Mouche a enlevé la caisse !

SYLVESTRE, *stupéfait.*

Maître Mouche a enlevé la caisse !

GABRY, *transporté de joie.*

Bravo ! Bravo ! — Vous êtes sûr de ce que vous dites, Genlis?

THÉRÈSE, *victorieusement.*

S'il en est sûr ! Il n'y avait qu'à voir la Préfère ! Ah ! dans quel état ! Tout le reste lui était bien égal ! Vous pouviez avoir enlevé la petite demoiselle, je pouvais l'injurier à mon

aise, elle n'entendait rien et ne voyait qu'une chose...

GENLIS

Sa ruine ! Mouche a mis la clé sur la porte de l'étude, l'argent des clients dans une valise et il a disparu !...

THÉRÈSE

Avec la fille d'un perruquier de Levallois-Perret !

SYLVESTRE

Avec la fille d'un perruquier ! Quel horrible vice !

GABRY, *plein de joie.*

Vice béni en tous cas, mon cher maître, car il nous sauve.

GENLIS

Et il y a huit jours, paraît-il, que Mouche a mangé la grenouille. Il ne venait plus à l'institution... C'était pour ça... La Préfère lui avait confié ses économies, car, c'est une chose extraordinaire, elle le connaissait un coquin, mais elle avait confiance en lui...

THÉRÈSE, *riant de plaisir.*

Ah ! que c'est bien fait... que c'est bien fait Maintenant, monsieur, ce n'est plns la vieill frisée, c'est la vieille défrisée !...

SYLVESTRE, *avec explosion.*

Chère Thérèse !

JEANNE

Mais alors, monsieur Gabry, c'est fini? C'est bien fini?

GABRY, *triomphant.*

Mouche seul pouvait porter plainte et Mouche est en fuite... Vous êtes sauvée ! (*A Sylvestre.*) Et vous aussi.

SYLVESTRE, *avec un éclat joyeux.*

Et l'Académie française ! Ah ! mon bon ami, quel honnête homme que cette canaille de Mouche !... Eh bien, Jeanne... mais elle va se retrouver mal...

GENLIS

Ah ! mon Dieu !... (*Il la saisit dans ses bras.*) Eh bien, mademoiselle, mademoiselle !

SYLVESTRE, *frappant dans les mains de Jeanne.*

C'est l'émotion... Pauvre petite! La joie... (*A Genlis.*) Vous l'aimez de tout votre cœur, n'est-ce pas?

GENLIS

Mais oui, monsieur Bonnard!

SYLVESTRE

Je comprends ça!

Jeanne revient à elle et se voit dans les bras de Genlis, elle se dégage et se jette en rougissant dans ceux de Sylvestre.

GABRY

Là! c'est fini, n'y pensons plus!

SYLVESTRE, *joyeusement et avec une grande émotion.*

Vous avez raison, Gabry! Un des grands secrets du bonheur est d'oublier le mal passé. La mémoire est un réservoir, mais il faut savoir le filtrer... Vous n'avez plus de tuteur, Jeanne. Mais vous avez désormais un grand-père qu'on ne peut plus vous disputer. Et vous, Genlis,

vous avez un vieil ami — souvent bien naïf — mais qui sait lire dans les cœurs. Donnez-moi chacun la main, mes enfants... Mettez votre chapeau, Gabrÿ... Appelez votre femme. Je vous emmène tous dîner à la Tour d'Argent où jadis j'ai dîné, une fois, avec Clémentine... Et je vcus raconterai au dessert... comment, avec la bibliothèque précieuse d'un vieux bonhomme, on peut constituer la dot d'une petite fille...

GENLIS

Ah ! Jeanne !

JEANNE, *se jetant dans les bras de Sylvestre Bonnard.*

Ah ! grand-père !

FIN

Imp. L. Pochy, 52, rue du Château, Paris. — 166-18.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume